



**ON BOIRA DU SILENCE
AIAD**

Roman

AIAD

ON BOIRA
DU SILENCE

Première partie

Une plage de ciel bleu

C'était une plage de ciel bleu. La lumière, la chaleur de la Bretagne. Je vous assure. Un lieu magique. J'y avais découvert, à quinze ans, les filles en maillot de bain. Donc l'amour. Les hommes qui se défiaient, à qui aurait le plus de carrés sur ses abdos. A qui sauterait le plus haut lors des matchs de volley-ball ; à qui aurait le plus transpiré, toute l'année, pour impressionner la plus belle fille de la plage et lui faire dire : « c'est lui ».

L'émulation et la beauté des femmes. Il n'en fallait pas plus, pour faire de cette plage de ciel bleu, chaque année, la priorité de mon existence. L'émulation m'imposait de ne jamais me satisfaire. De toujours faire des efforts. Pendant un an, d'aller de l'avant. La récompense serait la reconnaissance de toutes ces femmes, et peut-être, pourquoi pas, de la plus belle de la plage.

Bon, au final, c'était surtout les mères de famille qui fantasmaient sur moi... Oui, il fallait me rendre à l'évidence. Je ne sautais pas le plus haut lors des matchs de volley-ball. Je n'étais pas le plus charismatique. Le plus grand. Mais ma silhouette affinée était suffisante pour troubler le regard de ces femmes, dès leur arrivée au club Mickey, où j'étais moniteur.

Elles me demandaient si je faisais de la gymnastique ou de la natation. Si je serais libre certains soirs pour garder leurs enfants. Elles me disaient qu'elles seraient aussi là, à la maison, et qu'en général leurs enfants se couchaient tôt. Je déclinais finalement leur proposition. Plus tard, je regretterais cette décision. J'aurais pu écrire un livre sur les cougars avant même que Demi Moore n'arrête le Bruce Willis.

Veyrnac. Les femmes. L'émulation. Tout le piment de ma vie. Un piment auquel j'allais à nouveau goûter. Oui, j'y allais. Je repartais. Veyrnac... Cela faisait dix ans que je ne t'avais pas vu, alors qu'on s'était vu, tous les étés, pendant vingt ans. Dix ans d'absence. Je me demandais si tu avais changé. Si j'allais être déçu. Si j'allais retrouver les gens qui m'avaient marqué, notamment Antoine, mon père

spirituel, à Veyrnac, le responsable du club Mickey. (On a les pères spirituels qu'on peut).

Antoine, les mères de famille, la plus belle fille de la plage. La mer. Le sable. J'avais hâte de retrouver tout ça. Pourquoi avais-je tant attendu ? En moi, je savais. Etait-ce pour m'approcher de Veyrnac ou m'éloigner d'autres choses ? Allais-je vraiment tout leur dire ?

Km 0

J'étais parti. Cinq heures de route m'attendaient. Je repensais que mon père avait trouvé un moyen imparable pour nous occuper pendant cinq heures. Pendant une demi-heure, c'était la face A de la K7 de Cat Stevens. La demi-heure suivante, c'était la face B de la K7 de Cat Stevens. Puis à nouveau, la face A de la K7 de Cat Stevens. Et A chassait B. Et B chassait A. Et Cat Stevens se faufilait, entre mon frère et moi, tout au long du voyage, sur la plage arrière. Déjà qu'il n'y avait pas beaucoup de places...

Cat Stevens... J'étais parti depuis dix minutes, et qui était assis à côté de moi ? Je vous le donne dans le mille : Cat Stevens. *Lady d'Arbanville*. *Wild World*. *Father & Son*. Les chansons se succédaient. Au contraire des voitures, sur la route. J'étais parti à six heures, aussi. Eviter la foule, une autre influence de mon père. Cet homme voulait éviter la foule, mais avec moi. Ca voulait dire partir en vacances à six heures, mais avec moi. Faire les courses à sept

heures, mais avec moi. Bricoler à huit heures, mais avec moi. Je vivais donc une vie avec lui, mais sans moi, (étant donné le niveau de sommeil et de récupération).

8h30. Les samedis, nous étions de retour des courses. Un quatrième café coulait dans sa tasse, à tout juste neuf heures du matin. Et je me disais que cet homme était vraiment un grand malade.

Et pourtant, au final, j'étais moi-même devenu un grand malade. Entre-temps, j'avais compris. Grâce à lui et ses courses à Auchan, le samedi matin, j'avais pris l'habitude de me lever tôt. D'avoir des journées de 36 heures. De faire un maximum de choses. De ne pas avoir de regrets. Et surtout... D'être fier de moi. Pourquoi tu ne m'as pas réveillé à quatre heures du matin, finalement, papa ?

Mon père. Mon meilleur ennemi. Federer avait Nadal. Prost avait Senna. Ali avait Frazier. Moi j'avais mon père. L'homme que l'on sent tout le temps dans son dos, l'obsession qui même en son absence, nous incite à scruter l'horizon, dans toutes les directions, pour lui demander « t'es où ? ». Je sentais sa présence, en permanence, dans mon dos. Alors qu'il travaillait dans son bureau, ou dans son

jardin, ou dans cuisine, ou dans son garage. Un hyperactif clinique qui, même la nuit, devait pincer les murs de sa chambre ou changer la moquette. Un hyperactif qui me laissait libre, sauf un soir, mais un soir qui vous faisait penser tous les soirs à ce soir, vu comment mes bulletins étaient analysés comme des diamants au microscope :

(Accent ouzbek) « Vas-y, montre-moi la marchandise. »

Je lui tends une enveloppe. Il l'ouvre. Il déplie la lettre contenue dans l'enveloppe. Et commence à l'analyser.

(Accent ouzbek) « Français... Treize carats ? »

Il me regarde. Ce n'est pas assez. Je le sais. Je devrais me justifier. Lui parler de l'*Assommoir* de Zola. Titre très bien choisi, après trente pages, déjà je n'en pouvais plus, bravo à l'éditeur. Mais je ne dis rien. J'encaisse. La discussion n'est de toute façon pas dans son mode de fonctionnement. Il ne fait pas confiance à ses oreilles. Il fait confiance à ses yeux. Je me tais. Je pourrais envoyer des mots dans les airs, comme on envoie des bouteilles à la mer, mais je soupçonne son esprit d'aller rarement à la plage. Il est concret. Besogneux. Les yeux. Les faits. Cela tombe

bien, je sais que les matières suivantes vont broser Saint Thomas dans le sens des cils :

(Accent ouzbek) « Histoire... Seize carats. Biologie... Seize carats. Sport... Dix-huit carats. Mathématiques... Vingt carats. Très bien Mathématiques !!! Bon. C'est bien. Mais je veux même marchandise, trimestre prochain ! D'accord ? »
« Par contre, j'aurai peut-être pas autant de carats en mathématiques... »

(Regard noir).

« Je vais me débrouiller, je vais me débrouiller. J'ai dit une bêtise, je vais me débrouiller. »

J'avais la pression. D'où l'impression, d'avoir en permanence dans mes rétroviseurs cet homme qui avait décidé que dormir était pour les autres. Fléchir pour les lâches. Se plaindre : une vaste plaisanterie. Et ne pas exploiter 100% de son potentiel, une excuse suffisante pour vous envoyer au goulag. 99% des gens se laissait doubler par cet homme. Ces contestataires en puissance voulaient dormir dix heures par nuit et parfois même s'octroyer des siestes de trente minutes. Goulag !

Ils voulaient profiter de la vie. Tout le monde le comprenait. Tout le monde sauf une personne. Mon

père. Jeune, moi-même, j'avais été, au début fatigué par le rythme de vie imposé par mon Ayrton Senna. Mais très vite, j'y avais pris goût. Il fallait voir, à l'école, comment les filles me regardaient, troublées par toute mon exigence. Les filles, pas les jeunes de mon âge, bien sûr. Elles, l'exemplarité, ça leur rappelle leur père, aussi drôles que leur costume gris et leur petite mallette, qu'ils baladent sur le quai de la gare, à sept heures, le matin, pour aller sourire bêtement à leur patron toute la journée. Non, elles veulent du sauvage, des sensations, un homme vif comme le guépard. On leur demande d'obéir depuis qu'elles ont trois ans. Elles veulent arrêter d'obéir. Elles veulent être libres comme la mouette, autonomes comme le goéland argenté. Croire que rien n'est important, elles qui ont toujours peur des conséquences de tout. Elles veulent se sentir fortes, invulnérables, protégées dans deux bras musclés, qui dépassent d'un débardeur. Elles veulent la liberté. Sentir le vent dans leurs cheveux, quand leurs chevaliers les emportent, loin de la société, loin des conventions, au volant de leur scooter. Elles veulent fuir les apparences. Etre elles-mêmes, dans toute leur tendresse, toute leur violence. Nous esquiver, nous dédaigner comme la panthère. Puis se blottir contre nous, nous récompenser comme le chaton. Elles

veulent être brutes. Majestueuses. Naturelles. Authentiques comme un arbre. Mais, au fond, elles sont déjà prisonnières des apparences. De ce manteau à la mode, qu'il faut acheter. Un manteau justifié à lui seul par son prix, vu que les parents vont devoir vendre la maison et habiter dehors pour pouvoir leur offrir. Comme ce jean, où chaque trou imprimé dans le tissu est un trou découpé sur le compte en banque de la famille. Mais le prix à payer est nécessaire pour briller. Leur seul objectif désormais : la lumière, l'éclat. Etre un soleil, et que les hommes tournent autour. La beauté dirige le monde. Elles l'ont parfaitement compris. Nous sommes des navires dans un océan d'absurdité, et nous cherchons un phare pour nous conduire dans l'existence. Un visage, un sourire, une paire de jambes, de seins, parfaitement agencé dans un manteau à dormir dehors, et un jean troué, en autant d'ouvertures que de signes extérieures de richesses.

Elles sont dépendantes de ce désir de plaire. Nous sommes dépendants du plaisir de les regarder. Nous les entretenons ainsi dans leur tendance à s'entretenir. Allant même jusqu'à les entretenir pour qu'elles s'entretiennent. Pour pouvoir d'ailleurs, tous les soirs, s'entretenir avec elles. Nous leur donnons les armes,

pour qu'elles nous désarment, à grand renfort de décolletés, de minijupes, de courbes encore plus travaillées que l'épingle de la Rascasse au Grand Prix de Monaco. Nous voulons nous offrir le plus incroyable des circuits. Savoir, que ce soir, nous allons manœuvrer dans les virages les plus fous. Accélérer dans une ligne droit, avec le frisson que la vitesse nous fera peut-être quitter terre, la vie suspendue à la résistance d'un cœur dont le choix d'abandonner ou de continuer, sera accueilli avec la même bienveillance. Le temps s'arrête au contact de la beauté. Si la beauté perdurait, nous éviterions de penser à ce fameux jour où il faudra rendre notre âme, nos yeux, nos dents, toutes ces choses qu'on nous reprend après nous les avoir données et qui nous donnent envie de crier à l'injustice. Et nous crierons à l'injustice. Nous y penserons, même si nous utiliserons la spiritualité pour nous conduire au détachement. La beauté ne nous éloigne pas de l'idée de la mort, toute une vie. Car la beauté ne dure pas, toute une vie. Les mères de famille, sur la plage, me l'ont raconté. Pas leur bouche, expressément, qui se serait livré, dans un moment rare de complicité, elle, s'élançant, légèrement, dans une balançoire, moi, les écoutant, assis, sur un ballon sauteur. Non, leur bouche ne disait rien, mais leur topless, à quarante-

cinq ans, me confiait tout. Nue, la réalité a du mal à garder ses secrets. La beauté est éphémère m'assuraient, sans fermeté, leurs seins nus. Leurs fesses rebondirent sur ces paroles, comme elles purent, me lançant laconiquement, comme s'il était déjà trop tard pour elles : « il faut couvrir, protéger la beauté ». Il faut couvrir, protéger la beauté. Une obsession pour elles. Une obsession pour nous. Protéger, dans le confort, l'intensité de l'éclat, comme le Petit Prince¹ maintenait sa rose, à l'abri du vent, sous un globe, sauf que nos roses, pour préserver leur beauté, envisageaient plus un deux pièces avec baignoire, en plein cœur de Paris, qu'une simple cloche en verre. Et Paris était bien, mais les Maldives, en hiver, était mieux.

Le confort a un prix, demande des ressources, de s'intégrer et s'élever au plus haut dans le système social. D'en accepter les codes. De vivre pour le travail. La vie réduite toute la journée, aux mêmes trains, aux mêmes métros, aux mêmes bureaux, aux mêmes visages, aux mêmes pauses-café où ne pas avoir suivi le dernier match de football, la météo ou les informations la veille, vous dote d'une qualité d'écoute remarquable. Si la parole est d'argent et le

¹ Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Editions GALLIMARD

silence est d'or, vos collègues vous distribuent l'argent, et vous les couvrez d'or. Conversations d'un vide, à transformer les salles de pause en cathédrales. Ne plus avoir de vie, de passion, incite à alimenter les discussions d'actualités, de scandales, de polémiques, à commenter les actions des autres, de préférence négativement, pour se conforter que l'inertie est préférable à la montée, puis la chute. Escalader ses rêves ? Non, moi je m'installe dans mon ennui. Tu veux venir ?

Nous sommes prêts à beaucoup pour l'argent, le confort : à perdre notre beauté, pour en attirer une autre, et briller, par le reflet de son éclat, sur notre estime. Ce sacrifice, ce conformisme social pour assurer le deux pièces avec baignoire, et en hiver les Maldives, sera demain celui de leur mari. Aujourd'hui, le rôle était assuré par leur père, ces rigolos, mallette à la main, à sept heures du matin, sur le quai de la gare de leur banlieue. Elles pouvaient laisser ainsi totalement la passion s'exprimer, et s'offrir le frisson d'essayer de dompter cet homme rebelle qui refusait l'autorité du directeur, l'autorité des professeurs, l'autorité des parents, des savons et des douches, quand moi, au premier rang, je levais la main, studieux, pour répondre aux questions.

Cette exemplarité ne troublait aucunement mes camarades, mais pour mes professeurs, j'étais le 5^{ème} Beatles, la réincarnation de Mike Brandt. François Valéry sans les cheveux. Un tombeur. Une icône. Une légende. Elles ne pouvaient rien montrer du fait de l'autorité imposée par leur fonction. Mais quand elles me remettaient mon dernier devoir, sur lequel, elles avaient installé, un 1 et un 8, qui posaient fièrement, en haut de la feuille, comme deux frères, l'un contre l'autre, sur une photo de famille. Dans ces moments-là, la lumière que je voyais scintiller dans leurs yeux m'avouait, que si les conventions n'étaient pas à ce point restrictives, elles auraient voulu récompenser l'élève studieux, en lui offrant tout leur corps, en lieu et place de ce petit commentaire, appliqué, dans la marge, au stylo. Dans ces instants fugaces d'abandon, où elles laissaient tomber le masque, je lisais sur leur vrai visage comme un « merci ». « Merci d'offrir à mon existence, une légitimité, à travers ta réussite présente, ton succès à venir, quand tes camarades passent le plus clair de leur temps fixés sur le mollet de la voisine, ou à déclamer des traits d'esprit, moins empruntés à Montaigne, mais plus à Franck Dubosc ». Ces femmes me remerciaient de toute leur communication non verbale. Je souriais. J'existais. Je brillais dans leurs yeux. Tout comme je brillais, l'été,

dans les yeux des mères de famille, sur la plage, pour qui juillet n'annonçait pas la fin de l'année scolaire, mais bien le début de la saison des amours.

Je ne pouvais plus me passer de cette estime que je voyais dans leurs yeux. J'avais compris que plus on était exigeant dans l'existence, plus on était admiré dans la vie. Et j'avais désormais une addiction pour cette admiration que je suscitais, cette étincelle que j'allumais dans leur esprit, qui brûlait dans leurs yeux. Le perfectionnisme ne me quitterait plus, comme une vérité instinctive, que je n'avais pas besoin de formuler. J'irais à fond. Toujours à fond. J'essaierais sans cesse de repousser les limites de ma machine, en essayant un minimum de me ménager, pour éviter les changements de pièce, la visite des mécaniciens à l'hôpital.

J'avais pris goût à l'effort, initié par mon père, chercheur de diamants brut sur bulletins de note. J'avais été conforté ensuite, par des enseignants, en classe préparatoire, qui nous disaient que voir des gens, était certes une activité tout à fait honorable, mais que rester seul, à réviser, deux ans, dans une chambre, avec pour seule compagnie féminine, des posters, était tout de même nettement mieux. Certains soirs, ma table couverte de livres, regardait mon mur

couvert de femmes, et lui disait : « On échange ? ». Aucune réponse. Les horizons de volupté sont des guides, seuls l'effort et le temps s'évertuent à transformer les désirs en promesse de succès.

Mon effort s'évertuait à me rapprocher des horizons. Suivant l'adage « on dormira, quand on sera mort », et encore ce laxisme post-mortem m'embêtait. Je continuais avec entêtement. J'étais à fond, en classe préparatoire. A fond en école de commerce. Toujours aucune visite des mécaniciens à l'hôpital. Merci à la jeunesse. Et puis, j'ai découvert le monde de l'entreprise. Ces tours où l'effort vous fait monter les échelons par l'escalier, quand le réseau, la ruse vous font monter par l'ascenseur. Je n'ai jamais eu autant de courbatures aux cuisses, pourtant j'avais arrêté le sport. Monde absurde, fait constamment d'intrigues, de rétentions d'information, de double discours. Les gens chuchotent à la machine à café, dans le couloir, dans un coin d'open space et s'arrêtent soudainement de parler quand vous arrivez à côté d'eux. Ils projettent, conjecturent, conspirent, ils se croient dans *Games of Thrones*, alors qu'ils travaillent dans une SARL, ou au quinzième échelon d'un grand groupe, où tout le monde les aura oubliés, et où personne ne les connaît, à part les dix personnes

qui travaillent, tous les jours, avec eux. Monde épuisant, qui vous fait comprendre que la vieillesse est un ennemi courtois, pour l'énergie, comparée à l'inhumanité de l'absurde. Qui vous bloque le matin dans un lit. Qui vous coince, la journée sur une chaise. Qui vous agite, toute la nuit, dans vos draps. L'énergie s'épuise. L'effort n'est plus récompensé. Ne plus avoir d'objectif, et pourtant savoir que seuls les efforts vous procurent la fierté et la force de vous tenir debout. Je voulais raconter ça à mon Ayrton Senna. Bien sûr, il était en train de jardiner. SOS hyperactif, bonjour. Je lui ai demandé s'il voulait que je revienne plus tard. Il m'a dit que plus tard, il devait repeindre le portail, puis nettoyer la voiture, qu'en bas, le chauffe-eau « déconnait », et qu'après, il devait terminer de répéter son saxo. J'ai souri. Il a cru que je me moquais de lui. Un peu. Mais je me disais surtout que ce brave homme n'abandonnait jamais. Même une fois dans le ciel, il mettra le réveil, pour tondre ses nuages et repeindre son auréole. Cet homme était son propre phare, sa propre lumière. C'était bien lui dont je devais m'inspirer pour accélérer toute ma vie et être fier de qui j'étais. Mon Ayrton, ne disparaîs jamais de mes rétros...

Il était 7h30 et Paris disparaissait derrière moi. 7h30... J'appelai mon père pour vérifier un point :

« Allo, papa ? »

« Salut Adrien... Désolé j'peux pas te parler, je suis sur la route là. »

« Laisse-moi deviner... Auchan ? »

« Oui, je suis direction Auchan là... Mais j'te rappelle, tout à l'heure, ça marche ? »

« Ca marche. Ca marche. A toute à l'heure. »

J'ai raccroché. J'ai souri. Sacré Ayrton. Distract, je me concentrais tout de même sur la route, avec Veyrnac pour horizon. Dix ans d'absence. Des images me revenaient, des souvenirs décousus. Quand soudain, mon téléphone sonna. J'ai regardé le nom affiché. C'était Cynthia. Cynthia...

Km 200

Mon répondeur me représenta, palliant, à la hâte, l'indisponibilité de mains, toutes entières consacrées au volant. Devant moi, la route était dégagée, limpide, à l'image de ces routes de publicités pour voiture, où on nous faisait croire que le quotidien d'un automobiliste n'était fait que de tournants en montagne, sans jamais un fou, en face, qui arrivait à 110, et de lignes droites en ville sans jamais une priorité à céder, ni un feu rouge qui nous stoppait dans notre élan. La publicité omettait parfois certains détails de la réalité, qui ne correspondait, toutefois, étrangement pas à ma réalité, le matin de mon départ. La voiture, derrière moi, abritait-elle par conséquent une équipe de tournage ?

Quand on conduit sur une route déserte, qui slalome à l'horizon, comme une femme, en soirée, remue les hanches - et qu'une lumière pure, venue du ciel, s'injecte dans vos yeux fascinés, et dépose sa

caresse chaude, sur une joue transie par le froid du matin... Dans ces moments d'authenticité, où la vie glisse, sans le moindre obstacle, vers un but identifié par la passion, où vous propulsent vos efforts... Dans ces moments-là, on ne peut s'empêcher de penser que la vie serait formidable si elle pouvait être, du début à la fin, à l'image de cette route. Je rêvais d'une vie limpide. Une vie de publicité. Mais la réalité m'avait rappelé qu'il faudrait tout de même compter sur un minimum de bouchons. Rencontrer une femme gracieuse comme la biche, sauvage comme la panthère ? Bouchon. Trouver une entreprise qui ne décide pas, chaque jour, de rejouer un épisode de *Game of Throne*, ou de Dallas, à la machine à café ? Bouchon. Trouver un éditeur, qui en ouvrant votre dernier manuscrit, perd la vue, tombe de sa chaise, danse le sirtaki dans son salon, et commence à vous signer des chèques. Bouchon, demi-tour, refus de priorité, impasse, panne d'essence.

Cela faisait dix ans, que je m'étais élancé sur l'autoroute du succès. Dix années à écrire. A lire des classiques, pour comprendre ce qu'il manquait à mes œuvres. Puis à retravailler ces mêmes œuvres, pour en faire des classiques. Tous les soirs, dans le travail, je voyais défiler les mêmes nuits, sous mes yeux. Des

nuits où la remise en question était permanente, pour arriver à ce fameux niveau d'écriture, où les éditeurs veulent faire l'amour à vos interlignes, veulent s'intercaler dans vos espaces, pour se blottir contre vos mots, veulent raisonner votre point final qu'il n'a pas le droit d'arrêter leur histoire aussi tôt.

La destination finale de mes nuits était connue. Mais, je n'avais aucun repère pour savoir si j'en étais proche, ou encore significativement éloigné. Sur l'autoroute du succès, aucun panneau ne vous réconfortait en vous annonçant « Gloire à dix kilomètres », « prochaine sortie : succès d'estime », « tenez votre gauche sur 140 kilomètres, et vous deviendrez une légende ». Rien de tout ça. Uniquement la route. Dans le brouillard. Sans la moindre signalisation. Que faisait la Direction Départementale de l'Équipement ? Aucune indication. Il ne restait alors qu'à continuer, progresser, à y croire, en espérant que le succès, dont me parlait mon intuition, n'était pas un mirage.

Le succès était un horizon sans promesse. Veyrnac était un rêve beaucoup plus accessible. Piégée entre la terre et l'océan, la ville était condamnée à s'offrir aux urbains, comme moi, qui la quittaient pour de l'or,

mais finissaient par revenir, l'âme épluchée par l'absence de sens d'une vie, dans le ciment, l'agitation, la densité, le bruit, et les hiérarchies verticales comme des falaises, qui donnaient vu sur le gouffre de fraternité, aujourd'hui, dans les entreprises, qui séparait les hommes. Veyrnac était condamné à nous recevoir, nous, âmes à ce point privées d'authenticité, que dès notre arrivée, nous nous promenions le long des côtés, où les lignes droites étaient des lignes d'air marin que nous sniffions, à nous demander si l'iode n'était finalement pas une drogue dure, un psychotrope aussi puissant, que la cocaïne, la caféine, voire le crack.

J'allais me faire, à mon arrivée à Veyrnac, mes lignes d'air marin. J'allais longer cette plage. Longer cet océan. Une plage qui m'avait appris la virilité. Un océan qui m'avait appris l'humilité. Chaque centimètre au-dessus du genou, dans cette eau à seize degrés, était un centimètre perdu en-dessous du niveau de la ceinture. Je descendais la plage, torse bombé, avec l'envie de conquérir le monde. Après la baignade, je remontais la plage, à vive allure, comme une armée battant retraite, confus d'exhiber de si petits moyens, pour de si grandes ambitions.

Je rentrais dans la mer, homme. Je ressortais, petit garçon, qui s'empressait de regagner sa serviette, pour cacher ce sortilège que la mer lui avait froidement infligé. Allongé sur le ventre, bloqué comme un patient chez l'ostéopathe, le temps que le soleil séchât mon maillot, et laissât à nouveau planer le doute quant aux moyens de ma folie des grandeurs, j'observais la plage. Les maillots de bain deux-pièces. J'étais fasciné par ces maillots de bain deux-pièces. À seize ans, je voulais devenir propriétaire d'un maillot deux-pièces avec la locataire à l'intérieur. Je voulais passer du temps chez elle, indifféremment au rez-de-chaussée, sous le nombril, ou à l'étage. Elle me ferait visiter. Je lui ferais visiter. Tu m'avais d'ailleurs fait visiter, Myriam... Ma première petite amie...

À dix-huit ans, je t'avais vue sur la plage dans ton maillot de bain 2 pièces. Je t'avais vue des années avant, déjà, mais cette année-là, je t'avais trouvée immédiatement attirante et je savais que je ne ferais pas ce que je faisais en général dans ces cas-là. Juste me dire, elle est jolie, et puis repartir jouer au football avec mes potes. Non... J'allais t'aborder. T'inviter un soir, en ville. On allait marcher ensemble. Discuter. Boire un verre. Et à un moment, ma passion serait plus forte que ma timidité, et mes lèvres se rueraient

sur les tiennes. C'est étrange, Myriam, si je ne t'avais pas vue en bikini mais tout habillée, je crois que jamais je n'aurais senti cette urgence de t'aborder. Comme si j'avais eu besoin que tu commences à te déshabiller pour me dire « Adrien, maintenant, faut terminer le travail. »

Alors je t'ai invitée dans l'appartement loué par mes parents et on a terminé le travail. Il faisait beau et chaud. T'étais dans ton bikini. Je t'ai fait remarquer qu'il te restait encore un slip qui cachait tes fesses et un haut qui cachait tes seins. J'étais drôlement observateur, dis donc. Et tu les avais drôlement bien aimées toutes mes observations. Les tiennes n'étaient pas mal non plus. C'est vrai qu'il me restait encore ce caleçon avant que je sois tout nu.

Et du coup, on avait pris un plaisir fou à se faire remarquer des tas choses pendant quinze jours. Tu m'avais fait visiter l'étage, beaucoup moins le rez-de-chaussée. Je me demande même si quelqu'un y était déjà allé au rez-de-chaussée. Peut-être pas. En tout cas, je me demandais, Myriam, si tu serais là, à mon arrivée, sur cette plage. Si tu avais changé, mon premier amour de vacances.

J'allais bientôt le savoir. Mais avant cela, je devais m'accorder une petite pause. Je guettais donc la prochaine aire de repos. Qui arriva. Ma voiture s'y engouffra... Ce lieu me rappelait quelque chose... Ah oui, je savais. Mais bien sûr. N'était-ce pas l'aire de...

1^{ère} aire de repos

Aire de Farnouette. On s'arrêtait souvent, ici, avec Ayrton, quand on allait à Veyrnac, en compagnie, bien sûr, de ce très cher Cat Stevens. Cher Cat Stevens, et non moins chère aire de repos. Les gérants de ces restaurants doivent être des genres de milliardaire. Dix euros le breakfast. Heureusement que d'ordinaire, contre l'avis de ma mère diététicienne, je sautais le p'tit déj'. Ma mère... Un sacré bout de femme. Sa vie, c'était le cinéma. La Chine. Les jeux de mot. (Tiens, elle n'avait jamais tenté les jeux de mot en chinois). Le poulet pois chiche aussi. Sans oublier ce plat mexicain. Ce fameux plat mexicain. Si de San Francisco à San Diego, c'était la Silicon Valley, nous, de la cuisine à la salle à manger, c'était la Chili Con Valley. Ah, des péteux, on en avait mangé plus que l'estomac n'était conçu pour en recevoir. J'ai joué de la trompette pendant dix ans, sans solfège, ni partition, à la fin du repas j'étais Mozart. Avec nous, le cours mondial du haricot rouge avait dû augmenter de 50%.

Quel bonheur, cette femme. Une véritable mère. Qui vous appelait quand ça n'allait pas. Qui vous appelait quand ça allait bien. Qui vous appelait tout le temps, en fait ! Parfois on voulait leur dire « arrêtez de nous appeler ». Et puis on pensait au moment où elles ne seraient plus là pour nous appeler, alors c'est nous qui les appelions. On ne serait pas un peu maso sur les bords ?

Mon plateau dans les mains, je m'assis, seul à une table. J'entamai mon *english breakfast*. Adroit, comme un lanceur de couteau au premier entraînement, je constatais que les premières bouchées n'étaient pas toutes cadrées, mais qu'heureusement mon tee-shirt s'était spontanément proposé pour jouer les ramasseurs de balle. Tout tombait souvent de mes mains, délaissées par un esprit, préoccupé à découvrir ses pensées, comme un aventurier, intrigué par un animal, pénétrait dans une jungle. La jungle, pour moi, des idées, des souvenirs. Assis, dans ce restaurant, je regardais par la fenêtre et repensais à ces haltes, forcées, organisées par mon père quand j'étais petit. Je le revois encore avec ses grosses mains, se saisir du pain, des croissants et de son verre de jus d'orange. Quand je voyais ses mains, je me disais qu'il ne pouvait pas être responsable des

services informatiques d'un grand groupe, comme officiellement il le disait. Sinon, il mettait en réseau des sacs de ciment, et cliquait sur le bouton droit de son tournevis et de sa truelle. Ses mains : un mystère. Les miennes, féminines, résumaient bien la nouvelle génération, qui se vantait de tout savoir, mais à la moindre coupure de courant, on devenait des chats sans moustache, perdus dans nos appartements, sans alternative pour s'occuper, se déplacer, et vivre paisiblement. Lui, ses mains burinées m'évoquaient qu'entre l'école et la vie de bureau, la pyramide de Maslow, il l'avait escaladée, pallier par pallier, à mains nues, comme Maurice Herzog et Louis Lachenal, l'Everest, l'Annapurna, en 1950.

Une montagne d'effort préoccupait mes pensées, quand soudain mon téléphone sonna. Je revins alors à la réalité, pour constater que ma mère voulait savoir, si j'allais bien, ou si j'allais mal, et surtout si je serais disponible pour passer les trois prochaines heures de ma vie avec elle. J'hésitais... Partager avec elle était toujours l'opportunité, de l'écouter, de l'aider, de contribuer, et aussi de bien rire. Et en même temps ma voiture, qui patientait sur le parking comme Jolly Jumper, me rappelait que Lucky Luke avait une mission à terminer, des gens singuliers (Antoine,

Myriam) à retrouver aujourd'hui. Je me suis donc levé. Je n'ai pas décroché. J'ai laissé mon plateau sur la table, acte que je croyais révolutionnaire, mais finalement qui ne l'était pas : tout le monde s'efforçant de ne pas jouer le jeu pour justifier la création d'un CDI.

J'ai poussé la porte du restaurant. Je me suis dirigé vers mon fidèle destrier qui m'attendait à l'ombre. Pas bête Lucky Luke.

J'étais à nouveau assis, prêt à repartir, quand mon téléphone à nouveau sonna. Je commençais à incriminer ma mère, quand je vis que c'était en fait Cynthia qui essayait de m'appeler. Cynthia... Cynthia... Je voulais décrocher, mais j'étais résolu à atteindre mon objectif au plus vite. Alors j'ai démarré. J'ai laissé le téléphone sonner. J'ai allumé la radio... Et là, un immense sourire s'est formé sur mon visage. Qu'est-ce que j'aimais cette chanson...

Km 250

Quand on arrive en ville... Daniel Balavoine et Michel Berger avaient pris place à l'arrière de ma voiture. Ils chantaient, se souriaient : apportaient une sincérité et une énergie. Merci Chante France. Oui, j'écoutais Chante France alors que les jeunes de mon âge écoutaient NRJ. C'était décidément dommage pour les cougars, on écoutait les mêmes musiques...

Ces musiques, les années 70/80, étaient incroyables de simplicité et de justesse. *Il est libre Max. Mon vieux. Le paradis blanc.* Jeune, j'écoutais ces chansons, et je ne comprenais pas véritablement les paroles. Il faut dire, je n'en connaissais pas véritablement les paroles. Ca n'aidait pas. Dix ans plus tard, je venais d'arriver sur le marché du travail, je venais de perdre ma liberté, je réécoutais ces chansons, et leurs paroles devenaient maintenant troublantes de vérité. Ne pas pouvoir attendre plus

longtemps pour être heureux. Même pas 30 ans². Ne pas pouvoir attendre la retraite, de n'être plus qu'une voiture sur les jantes, un chameau avec une entorse du genou, pour sillonner, fasciné, l'étendue d'une vie. Je voulais galoper dans mes années. Sauter, courir. Créer. M'arrêter auprès des yeux les plus tendres, pour faire chanter mon âme. Je ne pouvais plus attendre.

Alors, désormais, du lundi au dimanche, chaque moment sans travail, était un moment avec écriture. Je voulais imprimer sur papier, les choses qui avaient de la valeur pour moi, et que la société semblait autant vouloir préserver, que le thon, le saumon, le cabillaud, dans certains endroits du globe. Je voulais permettre à l'humour, l'authenticité, la fraternité, de librement s'exprimer : la page blanche devenant un espace dédié, à des espèces menacées.

Je ne voulais pas tristement renoncer. M'adapter. M'oublier. Je voulais résister. Insuffler de l'énergie aux citoyens, via la tendresse et l'humour. Et les inviter, via les pensées, à se questionner sur leur part de responsabilité, d'amélioration dans cette vie.

² Référence à Starmania, *Quand on arrive en ville* (Luc Plamondon / Michel Berger)

Etre un résistant, mon obsession, comme Michel Berger, Daniel Balavoine, Luc Plamondon, à leur époque. Ou encore donc, tous ces artistes, dont je ne comprenais pas, avant, les paroles. Dont je connaissais même pas, avant, les paroles... (Ce qui n'aidait pas), et que je redécouvrais à présent avec plaisir.

France Gall faisait partie de ces artistes. Et, pour ma plus grande joie, après *Quand on arrive en ville*, Chante France enchaîna avec *Résiste*. Cette chanson qui invitait à ne pas tomber dans le renoncement, et l'individualisme.

France chantait sur Chante France, et me faisait un bien fou, à me montrer que je n'étais pas le seul à vouloir résister. A chaque fois qu'elle parlait de journées sans sens, d'un univers individualiste, je ne pouvais m'empêcher de penser au monde de l'entreprise. Cette jungle qu'on rejoint, à vingt-quatre ans, alors qu'on pensait que ça serait le paradis, à exhiber toutes ses connaissances, comme un magicien étale ses tours de cartes, devant un public ahuri, reconnaissant, d'apporter avec tant de fluidité de la puissance à la vie. Mais très vite, on comprenait, que l'ambiance ne serait pas au respect et au partage. L'humanité des gens et leur cynisme faisaient très

vite de toi, un Indiana Jones, qui discutait à la machine à café avec des squelettes et des momies, et négociait ton salaire avec des mygales et des serpents. Avant de travailler, Indiana Jones pouvait choisir qui fréquenter, et ainsi éviter les mygales et les serpents : sa phobie. À vingt-quatre ans, il ne pouvait plus se défilier. Il devait accepter d'affronter cette réalité, et de se rendre, chaque semaine, au Temple Maudit, pour rapporter un tas de pièces d'or au propriétaire de son logement.

Indiana Jones rêvait d'être Indiana Jones, petit. La liberté, les voyages, les femmes, l'argent. L'argent : on lui avait promis des lingots d'or, finalement c'était le SMIC. Les voyages : on lui avait promis l'Amazonie, l'Asie, finalement c'était Puteaux. Les femmes : on lui avait promis des vraies reines de beauté, finalement il travaillait uniquement avec des bac +5, qui ne pouvaient pas étudier et faire du sport en même temps. C'est sûr, elles avaient obtenu leur diplôme, mais leur corps de femme avait comme qui dirait changé. Peut-être elles aussi s'attendaient-elles à voir arriver Harrison Ford à la photocopieuse ? Par rapport à la liberté, elle existait, mais elle ne se comptait plus qu'en jours pris, ou en jours à prendre. Et l'ennemi désormais était partout. Un allié, un

confident, pouvait devenir votre pire rival. Il pouvait vous assassiner d'une balle dans le dos, ou plus simplement d'un email *forwardé*. La paranoïa progressivement s'installait.

Alors, quand France Gall m'encourageait à résister, dans cette voiture, à refuser cette époque égoïste, je reprenais avec rage chaque refrain. Chaque note dans l'aigu était un uppercut que j'envoyais à la face du capitalisme. Je voulais ardemment retrouver ma liberté. Faire de mon salon, de huit heures à dix-huit heures, mon open space, de mes jeans, mon costume de travail. La nuit, je voulais enfin mettre en relation mon oreiller avec ma tête. Moi-même titulaire d'un bac+5, je voulais oublier toutes ces années d'étude, être plus ferme avec mon corps, pour que l'art ne soit pas une compensation, les doutes d'un homme quant à la générosité de cette époque, alors qu'il était aussi volontaire, spirituellement et physiquement, qu'un serpent en pleine digestion. Je voulais vivre dans la générosité, l'intensité, en respectant mon rythme naturel, mes aspirations créatrices. Ecrire, arborer le sourire d'un enfant, la carrure d'un combattant de lumière.

Michel Berger, France Gall, Daniel Balavoine, assis à l'arrière de ma voiture, chantaient, se souriaient, intimaient de ne jamais abandonner.

Ma voiture était lancée en direction de Veyrnac, toute la France de la musique dans mes enceintes.

Km 300

Je roulais. Chante France invitait toujours plus de chanteurs dans ma voiture, et me permettait de comprendre que la France, c'était certes Brassens, Barbara, Aznavour, Ferrat, mais aussi d'autres gens, qui étaient paroliers, et qui avaient eu raison de faire appel à des bons musiciens. Leurs chansons ne voulaient absolument rien dire, mais comme certaines personnes ne voulaient absolument rien entendre, pas changer, ni s'interroger, mais juste danser : tout était parfait. J'en ai quand même, personnellement, profité, pour me recentrer. Sur moi, mes goûts, mes aspirations. Il arrivait toujours un moment où la curiosité nous emmenait trop loin, et où l'on souhaitait rentrer. Dans notre univers réservé, rempli de quelques amis, de quelques artistes, où il ne fallait plus faire d'efforts, pour rendre positif, dans nos pensées, et dans nos paroles, ce qui nous rebutait dans ce que la personne en face faisait. Dans ce qu'elle disait. Dans cet espace réservé, il n'était plus question de devoir s'adapter aux autres, mais d'être nous. Enfin nous. Pleinement nous. Colossale comme une

statue de Pâques. Majestueux comme un aigle qui dominait la vallée. Nous étions séduisants et intimidants, à être tout d'un coup à ce point libres, désormais dirigés par notre seule intuition. Nous ne cherchions plus à plaire, à éviter la solitude, le jugement. Non, nous avons décidé que seul importait désormais l'expression de notre nature profonde.

J'avais décidé que seul importait désormais l'expression de ma nature profonde, bien aidé, fallait-il le reconnaître, par Chante France, qui poussait ma curiosité jusqu'à vouloir découvrir ce qu'il se passait sur la station d'à côté. Et même la station d'à côté à côté. Je ne pouvais plus me satisfaire de l'aléatoire. Je voulais entendre une certitude. Une musique qui me correspondait pleinement. Un artiste dont l'univers, la poésie du message, la puissance de la mélodie, la profondeur de l'interprétation, me ferait immédiatement quitter la linéarité de la route, pour me projeter, les yeux dans les yeux, avec la vérité. Je réfléchissais, mais au fond, déjà, je savais qui invoquer. Oui, c'était lui, bien sûr, forcément. J'ai plongé alors ma main dans ma boîte à gant, comme un caméléon déroulait sa langue pour se saisir de sa proie. (Mon lecteur MP3). Vif comme la panthère, pour éviter de me faire coincer par la gendarmerie, je

slalomais, comme Alain Prost, dans les menus du dit appareil pour trouver le répertoire. Ses chansons. Ca y'est, j'y étais. J'appuyai sur le bouton play... Les premières notes de *Ford Mustang* retentirent...

Serge Gainsbourg était dans ma voiture.

Km 310

« *Ford Mustang* ». « *Je suis venu te dire que je m'en vais* ». « *Initials B.B.* ». Magnifique. Serge, sur commande, interprétait son répertoire, et tout en étant absorbé par ses chansons, je pensais à ce qu'il représentait pour moi. L'exemple du génie dont pouvait faire preuve un homme, pour être à la hauteur de la splendeur que lui évoquait une femme. Aimer, et être légitime d'être aimé. Dans un monde, où les hommes attendaient le train, tous les jours, comme on part à la guerre. Où le travail, vous demandait de laisser vos émotions à l'entrée, comme on réquisitionnait vos effets personnels. Dans un monde, où la grande majorité acceptait, et la minorité incomprise se détruisait. Dans une telle société, se focaliser sur ce qu'il restait de beauté : offrir les trésors en soi, et inciter les gens à en faire de même, était la plus haute forme de courage. Et pour moi, Serge Gainsbourg c'était ça. Un élan du cœur, tourné vers le beau, avec l'intelligence d'enrober cette ode à la beauté, d'humour ; de second degré ; d'érotisme ; de grossièretés bien placées ; pour ne pas que le

message vire au neuneu, au mielleux, comme ces chansons qui parlaient d'amour tellement platement, que vous préféreriez rester célibataire... seul, chez vous... en chaussons... à lire un bon bouquin... plutôt que de virer serpillère, à attendre le message d'un homme ou d'une femme, qui s'intéressait autant à vous qu'un végétarien à une entrecôte de bœuf.

Offrir les trésors en soi. Répondre à la beauté du corps, par la beauté de l'esprit, en espérant comme le disait Paolo Sorrentino « que la beauté finît toujours par s'incliner devant le génie³ ». D'ailleurs, Serge, quand je voyais toutes ces femmes séduites par ton génie, ça me rassurait. Je me disais que la Bardot des temps modernes finirait bien par tomber, un jour, sur un de mes livres. Par tourner les premières pages par curiosité. Puis progressivement à ne plus pouvoir le quitter. A oublier les gens autour. A sourire, les dents blanches, les lèvres recouvertes de rouge à lèvres. A enfin trouver chez un homme, ce qu'elle recherchait : le tendre et le sauvage, mélangés. Une douceur insaisissable, qui vous donne tout mais vous échappe continuellement. Sentir une indépendance, une liberté, un homme têtu comme le guépard, qui traverse son existence à la recherche de personne,

³ Paolo Sorrentino, *Ils ont tous raison*, © Editions Albin Michel

seulement poussé par son destin. Et en même temps qui comprenait que les plus beaux moments, étaient ceux avec elle. Elle dont les yeux donnaient vue sur l'intelligence. Elle dont le corps vous récompensait des années à lutter. A marcher dans le désert, sans trop savoir pourquoi. Et soudain les yeux dans son décolleté et son sourire, vous compreniez comme le disait Paulo Coelho, que si dieu a créé les déserts c'était peut-être pour se réjouir à la vue des palmiers⁴.

Serge me fascinait. Il semblait se moquer totalement des palmiers, alors que moi, à la première oasis, à la première fille drôle, sensuelle, féminine, qui me regardait comme si j'étais nécessaire à la vie, je voulais m'enchaîner à elle. Etre ligoté à son corps, comme Indiana Jones était ficelé par une tribu sauvage à un poteau en bois. Alors que Serge semblait se désintéresser de tout cela. Il composait des chansons. Les chantait. Répondait parfois à quelques interviews, où il plaçait un aphorisme, ou une provocation, pour offrir du divertissement à des millions de personnes qui rouillaient dans l'ordinaire, et après avoir réintroduit la poésie, l'idée de la transgression dans leur cerveau, et donc la possibilité du rêve, il rentrait chez lui. Retrouvait son piano.

⁴ Paulo Coelho, *L'Alchimiste*, Editions Anne Carrière

Jouait pendant des heures. Seul. Car à ce niveau de finesse, de poésie, de distance sur la vie, il était plus agréable de rester seul, que de devoir échanger avec une personne, comme un champion de tennis de table échangeait avec un amateur, par charité, devant les photographes, pour une association, avec un sourire crispé, car depuis le premier service il voulait smasher, accélérer le long de la ligne. Poser cette raquette, et enfin retrouver sa liberté, son goût pour l'excellence. L'excellence portait en elle-même toute sa contradiction : elle attirait la lumière mais vous plongeait dans l'obscurité de la solitude, car tous vous sollicitait mais personne ne méritait votre présence.

Louer la beauté, s'en montrer à la hauteur par le génie, sans en être au final dépendant. La leçon de vie que m'offrait Serge Gainsbourg était celle d'un sage. Une sagesse que je souhaitais acquérir, par cohérence, car je dénonçais sans cesse les filles qui se contentaient d'avoir deux seins et un beau visage, mais devant deux seins et un beau visage, je restais là, inerte, hypnotisé, comme si un paquebot venait d'entrer, voie n°23, à la gare Saint Lazare. Je voulais ne plus avoir à prouver, mais que ce soit enfin les autres qu'ils me prouvent que j'avais raison de partager avec eux, un thé, un ciné, ou mon matelas.

Je voulais développer la distanciation, alors je passais le plus de temps possible avec Serge Gainsbourg. Je m'imprégnais de sa musique, de ses aphorismes, pour qu'à la longue, ce détachement devienne le mien : déçu par trop de choses, je souhaitais devenir imperméable à tout.

Serge, je l'imaginai tellement, que pour moi, il était là. Maintenant, il était là. Ce samedi matin, « direction Veyrnac », à côté de moi, il était là. Il observait le paysage, la vitre baissée, sa gitane à la main. Il fumait ; en même temps il chantait. Il me racontait ses aphorismes favoris, aussi :

« Tu te souviens de celui-ci, mon p'tit gars ? »

« Vas-y, Serge. »

« Doit-on dire un Noir... ou un homme de couleur ? Tout ceci n'est pas clair...⁵ »

« Qu'est-ce que t'es bête ! Tu sais, Serge, il y en a un que j'adore. Je fume, je bois... »

« Je fume, je bois, je baise ! Triangle équilatéral⁶. »

« Voilà ! A chaque fois qu'une fille me plaisait, je lui racontais pour la faire rire... »

« Mais tu bois pas toi ? »

⁵ ⁶ Serge Gainsbourg, *Pensées, provocs et autres volutes*, © Le cherche midi, 2006

- « Non non je bois pas. »
« Tu fumes pas non plus ? »
« Non plus. »
« Bah du coup ? »
« Bah du coup, je baisais pas. »

Et Serge s'est mis à rire, et à me taper dans la main, comme si j'étais un ami de 30 ans. Il me souriait. Je lui souriais. Il y avait une chanson que je n'avais pas écoutée depuis des années, alors je lui ai demandé :

- « Serge ? »
« Ouais mon p'tit gars. »
« Tu me chanterais *La Noyée* ? »
« *La Noyée* ? »

Il se concentra, puis entama les premières notes de cette chanson rare. Triste. Poétique.

Il chantait. Je regardais la route. Une larme commençait à naître dans le creux de mon œil, et je me disais que c'était dingue comme les gens authentiques pouvaient faire n'importe quoi... Se taire, parler, rire, partager une souffrance du passé : tout sonnait toujours juste. Alors qu'avec les autres, dès que vous étiez avec eux, justement, vous aviez envie de ne plus être avec eux. Tout était pesant. Les

silences étaient pesants. La personne en face de vous, venait de vous parler de ses dernières vacances aux Canaries, des exploits de son fils au judo, des problèmes qu'elle avait avec son supérieur hiérarchique, ou sa collègue Martine. Elle vous racontait tout ça. Puis vous regardait, comme si elle attendait une réponse de votre part. Mais vous, vous ne vouliez rien dire. Rien ajouter. Ne pas relancer un jeton dans la machine, pour jouer un morceau de plus sur radio ennui. Sur redite FM.

Vous vouliez ne rien dire, et en même temps, vous vous disiez que chaque seconde supplémentaire de silence pouvait lui faire prendre conscience que sa vie ne vous inspirait rien. Mais alors rien, rien du tout. Et vous ne vouliez pas qu'elle le comprenne, car cela lui retirerait alors le peu de confiance qui lui restait. Car pour parler autant de soi, vous le saviez, il fallait un réservoir de confiance dans le rouge, qui clignotait sans cesse, et rappelait à son conducteur qu'il fallait à nouveau s'approvisionner. Alors elle faisait le plein, en recherchant de la compassion, un sourire chez les autres. Des êtres qui comme vous n'allaient pas lui raconter ses 4 vérités. Lui dire qu'elle critiquait son mari, mais qu'au fond, elle n'avait pas fait les efforts suffisants pour trouver mieux. Elle avait fait des

compromis dans sa vie, et devait du coup accepter les défauts des autres. Mais ça elle ne pouvait s'y résoudre, motivée par la publicité, ou par le dernier roman sentimentale à la mode, peut-être, qui lui faisait croire qu'elle méritait bien mieux. Un romantique : doux et viril. Un aventurier : pétillant et drôle. Un scientifique : respectable et généreux. Bref, un homme aux antipodes de celui qui s'asseyait, à côté d'elle, tous les soirs, sur le canapé. Elle exigeait une âme ouverte, curieuse, généreuse, et un corps, qui par l'exercice, résistait aux temps qui passe. Autant d'effort qu'elle ne s'imposait même pas à elle. Du coup, elle tournait en rond : à reprocher aux autres, ce que les autres pouvaient également lui reprocher. Mais personne ne lui reprochait, car son instinct de survie, habile comme le renard, savait repérer les personnes à qui s'adresser. Les gentils, les généreux. Ceux qui avaient souffert, qui savaient comme la vie pouvait être difficile. Et comme l'énergie ne suffisait pas toujours à atteindre les résultats.

Alors elle se plaignait à eux. A vous. Vous acquiescez quand elle parlait, ajoutiez un petit mot, comme on remet une balle facile au ping-pong, juste pour prolonger l'échange, sans la volonté de faire le point. Et à ce moment précis, elle, qu'est-ce qu'elle

faisait ?!! Elle profitait de votre gentillesse pour déverser toute l'aigreur et la frustration qu'elle contenait depuis un moment en elle. Elle smashait sur chacun de vos sourires, expulsait droit sur vous toute sa tristesse, comme un enfant vous aspergeait, en plein visage, avec son pistolet à eau.

Vous ne disiez rien : comme le gamin, ça lui faisait du bien de laisser libre cours, sans aucune limitation, à toutes ses émotions, pour une fois. Mais très vite, vous vous demandiez dans quoi vous vous étiez embarqué, à lui avoir innocemment tendu l'oreille.

D'un côté, c'est vrai que, rasséréiné par plusieurs soirs de solitude, à ne fréquenter que vous, vous vous disiez, à nouveau aligné, détendu, que la fréquentation des autres n'était peut-être pas si insupportable que ça, finalement. Mais là, face à cette personne, la conversation avait commencé depuis à peine deux minutes, que déjà vous n'en pouviez plus. Vous vous sentiez bloqué, comme un vacancier, les week-ends de grand départ sur autoroute. Pris au piège, entre une conversation qui vous vidait ; et un silence qui vous pesait. Vous vouliez mettre fin à cette discussion, et vous ressentiez le même inconfort que de devoir mettre fin à une relation amoureuse. Vous étiez soit victime, soit bourreau, et vous vous

disiez que la seule façon de rester innocent, en paix avec soi-même, était finalement de rester seul. Ou uniquement entouré de gens authentiques. Peu nombreux par génération. Donc en quantité plus importante chez l'ensemble des morts qui ont jalonné l'art, la chanson, les livres. Camus. Bukowski. Fante. Brel. Gainsbourg. Avec eux, j'étais bien. On parlait. On ne parlait pas. Tout, en tout cas, sonnait toujours juste.

Là, assis à voyager avec Serge : tout sonnait toujours juste. Il chantait. Parfois, il tournait la tête dans ma direction, et me souriait. Tout sonnait toujours juste. *La Javanaise. L'Anamour. La Chanson De Prévert.*

Je conduisais, et je me disais que cet homme était l'archétype même du génie. Il accompagnait mon avancée à destination de Veyrnac, d'une simplicité, d'une douceur. D'une grâce.

Le point culminant arriva, quand à la fin d'une chanson, il me demanda :

« Tu voudrais quoi maintenant petit ? »

« Comme chanson ? »

« Oui comme chanson. »

Km 360

« *Ne dis rien.* »

« *Ne dis rien ? C'est un duo, tu rappelles ?* »

« Bien sûr que je me rappelle, avec Anna Karina... »

« Donc, soit je demande à Anna de venir, soit tu montes dans les aigus... »

« Sans me vanter je suis plutôt pas mal dans les aigus... »

« Je vais quand même demander à Anna de venir. »

« T'es sûr ?!! »

« Certain ! Tu vas voir, elle a de sacrés beaux yeux la gamine. »

Anna est montée. Effectivement, elle avait des yeux magnifiques. Ils ont commencé tous les deux à chanter, et d'un coup, les souvenirs sont remontés à ma mémoire. Je savais pourquoi je t'avais demandé cette chanson, Serge. Une fille me l'avait fait découvrir quand j'avais tout juste 22 ans. À cette époque, je ne connaissais que très peu de ton

répertoire. Les classiques, uniquement. *Élisa, Le poinçonneur des lilas, Sea, Sex & Sun*. Ces musiques que je connaissais depuis tout jeune. Que je chantais sans en connaître les paroles. Sans même en comprendre les paroles. (*Sea, Sex & Sun*, j'avais tout de même ma petite idée). Mais quand cette fille, cet été-là, me montra cette vidéo, de toi et Anna, bras dans les bras, avec cette impression d'éternité, à vous voir danser le même slow, sur les mêmes paroles, toute la chanson. Quand elle me montra cette vidéo, j'avais encore plus envie d'aimer cette femme, car j'avais l'impression qu'elle me regardait comme Anna te regardait. Un regard plein de tout. De malice, d'intelligence, de charme, de sensualité. On se sentait fabuleux quand on nous regardait comme Anna te regardait. Tu devais trouver ça incroyable qu'une femme aussi belle s'intéresse à toi. Moi aussi, je trouvais ça incroyable qu'une femme aussi belle s'intéresse à moi. Mais t'avais compris, et je l'ai compris plus tard, que certaines femmes savaient aller au-delà du regard, et deviner toute l'amplitude d'une âme. La générosité d'un être. Une générosité, qui aussi nous touchait, mais pas autant qu'elles. Nous étions des randonneurs, solitaires, avant tout soucieux d'offrir à nos journées, les plus belles randonnées, sur une paire de fesses, ronde comme une colline, sur une

paire de seins, haute comme une montagne, et un visage-paysage, harmonieux, où pouvoir poser nos yeux au milieu de l'effort.

Nous avions besoin de cet ancrage dans une réalité parfaite. Alors que certaines d'entre elles, semblaient vivre dans un univers parallèle, où l'enveloppe physique était comme un manteau qu'on retirait à l'entrée. Pour ensuite se diriger vers une table avec deux verres. Pour discuter, échanger, rire. Puis dîner. Les yeux dans les yeux. L'humour dans l'humour. L'âme dans l'âme. Comme si l'enveloppe physique n'existait pas. Comme si le corps était une entité qu'on pouvait convier, accessoirement, en fin de soirée, mais que l'essentiel n'était pas là. Comme si le principal était l'entente parfaite des âmes, qui impliquerait l'entente parfaite des corps. Quand nous, l'âme, pouvait certes agrémenter, mais en tout cas ne jamais compenser, l'ingratitude subjective, d'un visage et d'un corps, pour nos yeux et nos mains.

Serge et Anna chantaient, et je repensais aux yeux et au corps d'Emilie. A son âme. Qui faisait qu'on riait. Simulait de se rejeter, de se mépriser, pour mieux à certains moments, se rapprocher. Sourire. Se regarder. Puis s'embrasser. Avec sincérité. Avec tendresse. Avec sensualité. Avec puissance.

Avec son humour et son corps, Emilie ne disait rien. Avec son humour et son corps, Emilie en fait exprimait tout.

Je repensais à tout cela, quand je sentis à nouveau mon téléphone vibrer. J'ai regardé le nom affiché : c'était Cynthia. Je l'ai laissé sonner.

« Tu décroches pas ? »

« T'occupe Serge... T'occupe... »

Je regardais la route. Plus que quelques kilomètres avant Veyrnac. Veyrnac.

Km 400

Je m'enfonçais toujours un peu plus dans la Bretagne. Si la Bretagne avait été une femme, nul doute qu'elle aurait apprécié mon entreprise. Seule ma vitesse quelque peu excessive l'aurait intriguée :

« A cette cadence, comment arrivera-t-il à maintenir le cap ? »

Je progressais. Sans Serge désormais. L'arrivée proche, j'avais décidé d'écouter des chants bretons. Je n'étais finalement qu'un touriste comme les autres. Les gens qui arrivaient à Buenos Aires écoutaient du tango. Les gens qui atterrissaient à Kingston écoutaient du reggae. J'arrivais en Bretagne, j'écoutais du Manau. (Petite déviation, sans nana, direction *la Tribu de Dana*⁷).

Alan Stivell. Tri Yann. Dan Ar Braz. Gilles Servat.
Comme pour me montrer digne de cette région, je

⁷ Manau, *La Tribu de Dana*, 1998

démontrais que j'en connaissais les rites, les chansons. Pas les paroles ! Trente secondes, à peine, après le début de la chanson, j'envoyai la pauvre jument de Michao⁸ directement à l'abattoir. Son petit poulain ? Pas de nouvelles. Plus personne ne l'eut jamais aperçu à moins de 3000 kilomètres. *Tri Martolod*⁹. Les Trois marins. Noyés. Et dans les prisons de Nantes, il devait y avoir comme un incarcéré¹⁰, mais je crois bien que je l'ai libéré.

Avec mon père, on en avait passé des voyages, des après-midis, à écouter ces chansons qui nous rappelaient le folklore de notre Bretagne. Notre Bretagne. On appartient uniquement au pays auquel on a choisi d'appartenir. Là où ça nous branche. Pas là où ça nous enrachine. (Je regardais souvent avec mon père, Nicolas le Jardinier, sur la Cinq, avant de me chausser pour aller à Auchan).

J'arrivais. Je souriais, au volant. La vie était magique. À n'importe quel moment, n'importe quel matin, on pouvait décider de mettre la clé dans le contact et en quelques heures, de rejoindre le décor, les souvenirs de sa jeunesse. La puissance de la

⁸ Tri Yann, *La jument de Michao*, 1976

⁹ Alan Stivell *Tri Martolod*, 1971

¹⁰ Tri Yann, *Les prisons de Nantes*, 1973

nostalgie. Comment pouvait-on reprocher aux gens d'être nostalgiques, si ça coûtait si peu d'être heureux de cette manière ? Quelques heures à naviguer dans le calme, la douceur, la musique de son enfance, les souvenirs de son enfance, Serge Gainsbourg, et on était arrivé. C'était si simple que cela. Dans la vie, quoi d'autre que la nostalgie pouvait nous offrir un bonheur si accessible ? L'amour ? C'était tellement difficile de tomber amoureux. Le travail ? Demandez à Indiana Jones qui devait être encore à discuter avec ses momies et négocier son salaire avec ses mygales et ses serpents. Les milieux artistiques ? Les créateurs sont des autostoppeurs, qui peuvent attendre des années sous la pluie, qu'un financier décide enfin de s'arrêter... De leur ouvrir la porte... Pour les emmener à la destination escomptée, non sans avoir largement profité de leur talent ou de leurs charmes. Dis comme ça, ça faisait vraiment rêver le succès...

Notre bonheur dépendait toujours du bon vouloir de quelqu'un d'autre. Sauf avec la nostalgie. On se rappelait les meilleurs moments de notre vie, et l'espace d'un instant... sans l'aide de personne... on était heureux.

J'étais heureux. J'arrivais sur Veyrnac. Je scrutais les panneaux pour ne pas louper la bonne sortie, et je

redécouvrais le nom de ces villes, qu'on ne voyait qu'une fois l'année et qui avant même d'être arrivé nous évoquait déjà les vacances.

Ce n'était pas cette sortie, mais celle d'après. Je mettais mon clignotant, me rabattais sur la file de droite quand je sentis mon téléphone vibrer. Était-ce Ayrton qui depuis Paris m'avait entendu chanter la jument de Michao ? J'ai regardé. C'était Cynthia. Cynthia... C'est toi, tu sais, qui étais à l'origine de ce voyage. Le téléphone vibrait. Je le regardais. Puis j'ai fini par décrocher...

« Allô. »

« Et bah alors, on décroche pas ?!! »

« ... »

« Adrien, je suis désolée. Je suis vraiment désolée. »

« Je vais raccrocher, Cynthia. »

« T'es sur Paris ? »

« ... »

« On peut se voir ? »

J'ai raccroché. Les larmes me sont montées aux yeux. J'ai repensé à toi, Cynthia. A ton visage. A ton esprit. A ton humour. A ton corps. A cette histoire entre nous deux. Incroyable. Qui commença par...

Deuxième partie

Une rencontre

Tout commença par une rencontre avec Cynthia. Une rencontre entre une jeune femme, en quête de changement. Et un jeune homme, en quête de changement. Où quand la crise de la quarantaine se donne rendez-vous avec dix ans d'avance.

Il était 27 ans, sur nos passeports respectifs, quand tout commença. Nous étions précoces, niveau éveil. Il faut dire, nos entreprises respectives avaient été aussi précoces à nous sucrer nos bonus, et à commencer à bien nous exploiter, ce qui diminuait franchement notre mérite dans cette prise de conscience. Si notre maître spirituel était bouddhiste ? Non non, carriériste, et s'il ne suivait pas la voie du tao, il ne respectait même pas non plus le code du travail.

Nous n'étions pas adaptés à ce monde. Nous avons encore bien trop d'énergie et d'idéaux, pour accepter leur égoïsme et leur tristesse. La grenouille, plongée dans l'eau bouillante, poussait directement sur ses pattes pour s'en sortir. C'était mon cas. Mon

idéal de fraternité n'était pas leurs cadences de travail. Mon idéal de liberté n'était pas leurs horaires de travail. Et mon idéal d'amour n'était pas mes collègues de travail. Il me fallait partir. Et vite.

Changer. Mais pour quoi faire ? Ecrire... je n'avais plus que ça en tête. Mais je devais trouver un moyen pour être publié. Je m'étais spontanément présenté aux maisons d'édition, confiant, leur adressant mes œuvres, comme on adresse un clin d'œil à une femme, dans un bal populaire, convaincu de son charme. Mais mon charme n'avait aucunement opéré. Mes manuscrits se prenaient des vestes, mais comme je me prenais également des vents, par les femmes, dans la vraie vie, je savais au moins que mes écrits étaient bien authentiques.

Authentiques, mais insuffisant pour me faire publier. Je devais mieux comprendre ce que les éditeurs recherchaient. Je devais m'intéresser à eux. Comme une femme, arrêter de jouer le séducteur, me taire et devenir le confident. Ne plus dire écoute-moi, mais parle-moi. Raconte-moi tout : ce que tu cherches. Ce que tu désires. Ton mode de fonctionnement. Et en entreprise, par chance, pour moi, les confidents étaient toujours les financiers. Les hommes à qui on devait tout dire, pour simuler les

budgets de l'année. Pour établir les budgets de l'année. Pour pouvoir enfin expliquer pourquoi on dépassait finalement les budgets de l'année. Ce job ne servait à rien, mais offrait un observatoire exceptionnel pour comprendre le fonctionnement d'une société, et les exigences de chaque industrie.

Je devais rejoindre une maison d'édition. Et mon job de contrôleur de gestion me donnerait accès à toutes les informations dont j'avais besoin pour adapter mes œuvres. Et enfin être publié.

Rejoindre une maison d'édition. Mais laquelle ? Je commençais à envoyer mes CV, à Lagardère (Grasset, Fayard, Stock...), chez Robert Laffont (Julliard, Nil, Seghers). Pour le moment, sans succès. Quand je reçus le message d'une femme que j'avais oubliée :

« Adrien,

Merci pour l'envoi de ton manuscrit. On l'a lu avec attention. On a beaucoup ri. On aimerait le publier, si on arrive à finaliser la création de notre maison d'édition. Ca prend du temps, surtout pour le volet financier.

Je te tiendrai, de toute façon, très prochainement informé.

Entre temps, passe de bonnes fêtes. Merci vraiment pour ta confiance. Et bravo encore pour ton livre.

Bien Cordialement,

Cynthia L. »

Ce n'était pas Gallimard, mais mon livre plaisait à une maison d'édition. J'étais heureux. Aussi un peu triste d'apprendre : que les seules maisons d'édition qui s'intéressaient à mes écrits, étaient les maisons d'édition qui n'existaient pas encore. Étais-je vraiment plus avancé ?

En fait, si. Une voix dans ma tête me disait :

« Contacte-la. » « Contacte-la. »

« Propose lui ton aide. Au pire, t'en connaîtras plus sur le monde de l'édition. Au mieux, l'entreprise sera créée. Automatiquement tu seras publié. Et regarde un peu son visage... Oui, je suis sur son profil professionnel. Regarde son visage... Si si, c'est elle, j'te jure, elle est éditrice. 'Avec ce visage là ?' Oui, avec ce visage là. 'Avec ces yeux là ?' Oui, avec ces

yeux là. Alors ? Tu ne veux pas la contacter ? T'es sûr ? ».

Je l'ai contactée dans la foulée. Je l'ai remerciée pour son retour sur mon livre. Je l'ai informée que j'étais contrôleur de gestion et que je pouvais l'aider, bénévolement, si elle le souhaitait, pour la partie financière du projet. Elle me répondit, quelques minutes plus tard, que ma proposition tombait à pic. Qu'elle avait besoin d'un soutien, de quelqu'un capable d'apporter un second souffle. Par contre, elle n'était pas disponible avant le 3 janvier pour commencer à travailler, elle devait régler des urgences liées à son ancien job.

3 janvier. La date était notée. En attendant, les fêtes de fin d'année venaient de commencer, et m'invitaient à patienter, avec du saumon, du foie gras, du champagne, des chocolats : de quoi me demander si elle allait vraiment finalement pouvoir me reconnaître.

3 janvier. Le jour était arrivé. Le jour J, et l'heure H. Il était 12h10. On avait rendez-vous dans 20 minutes.

Je pars. Je m'élanche dans les escaliers, vers...

Cynthia : km 0

« Chez Mémé ». J'étais arrivé depuis cinq minutes, quand je la vis enfin apparaître dans l'entrée du restaurant. Elle était fidèle à sa photo. Mais comme sa photo s'arrêtait à son visage, elle était plus belle que sa photo. Son décolleté plongeant était un invité surprise. Ses fesses rebondies étaient des invités surprise. Euh, excuse-moi Cynthia on attend encore du monde ? Non. D'accord. On s'assoit, alors ?

On s'est assis. Nous étions maintenant deux, à une table pour deux personnes. La serveuse pensa alors, à juste titre, que nous étions au complet et nous apporta les olives et la carte. Ces olives étaient devenues pour moi, stratégiques, quand la complicité avait du mal à s'installer. Elle me permettait de justifier mon silence. Ma non réaction. Vu de l'extérieur, les gens devaient se dire, « il ne répond pas, c'est normal, il finit ses olives ». Alors qu'en fait, beaucoup ne se rendaient plus compte que les dialogues étaient devenus des monologues. Les gens vous détaillaient leurs qualités,

leurs derniers accomplissements, comme s'ils étaient en entretien d'embauche. Mais ils étaient, désormais, tout le temps en entretien d'embauche. Ils sentaient qu'il fallait convaincre les autres qu'ils avaient de la valeur, car eux-mêmes en fait désormais en doutaient. Accomplir des actes qui avaient du sens procurait de la fierté. Mais les gens n'avaient plus le temps de réfléchir à leur destinée, à leur vraie vocation. Ils n'avaient plus le temps de s'occuper de leur corps, non plus. Des bourlets au niveau du corps. Des crampes au niveau de l'âme. Bonjour la condition physique. Et en entreprise, les seuls autorisés à vous dire si vous étiez digne de valeur, étaient les hiérarchies, qui essayaient de vous critiquer, pour moins vous payer. Bonjour la confiance en soi. Alors, quand beaucoup essayaient de se défendre qu'ils étaient remarquables, quand vous étiez avec eux, vous les écoutiez, et vous remerciez les olives, de vous fournir un formidable alibi, pour ne pas devoir renvoyer la balle, mais juste pour vous installer en tribune, comme à Roland Garros, parmi le reste des spectateurs.

Avec Cynthia, cela faisait dix minutes qu'on était là et je ne m'étais pas assis en tribune avec mes olives, mais j'étais bien sur le court avec elle, pour

échanger. Elle était passionnante. Elle suivait sa vocation, sa passion. Et elle entretenait son corps. Avec elle, le coup gagnant pouvait venir de partout. De sa passion pour l'édition. De son humour. De son décolleté. J'étais donc attentif, vigilant.

Vigilant à tous les paramètres qui entraient dans la fabrication d'un livre. Il y avait le type de papier, m'expliquait-elle. Egalement les polices d'écriture. Elle me disait qu'il y avait les polices avec Serif. Sans Serif. J'ai cru alors faire montre de beaucoup d'humour en lui disant « Serif fais-moi peur ». Et à ma grande surprise, cette blague l'a alors fait rire. Les sketchs des Inconnus n'étaient plus diffusés de longue date, ce qui devait réduire le niveau des exigences.

« Que de jeux de mots. T'es vraiment comme tes livres... »

Je ne voyais pas de quoi elle voulait bien parler.

« Comme le livre que tu m'as envoyé sur le producteur de film X. Comment tu l'avais appelé encore ? »

« Robert de Nibard. »

« Robert de Nibard, c'est ça. C'est vraiment n'importe quoi ce livre. (Sourire). »

« Merci. »

« Rien que le titre. Problème de cœur, régime sensuel... »

« J'aime bien tout ce qui est médecine alternative, en général. »

« Je vois ça. (Sourire). En tout cas, vraiment sympa Robert de Nibard. C'est ton premier livre ou t'as déjà écrit d'autres trucs ? »

« Non non, j'ai déjà écrit plein de trucs. Notamment un bouquin super bien. L'histoire d'un manchot qui jongle avec ses jambes pour payer son loyer. Poignante, l'histoire. Vraiment poignante. »

« Je n'en doute pas. (Sourire). »

« C'est quoi ce sourire ? »

« C'est rien, tu me fais rire. T'es un peu fou, non ? »

« Comment ça ? »

« Bah tu me parles de ton manchot qui jongle avec ses jambes. Et je te crois suffisamment dingue pour faire une trilogie à la Star Wars, avec un cul de jatte qui ferait des livraisons pour payer ses études. Épisode 2. Et épisode 3, un aveugle, pilote de l'air. Captain Speaking.

J'y vois pas grand-chose. Mais c'est pas grave, on va y aller, attention au décollage. »

« Arrête, tu vas me donner des idées toi. »

On se regardait. On se souriait. On plongeait nos bouches longuement dans nos verres pour justifier le silence. Et dire que Cynthia ignorait tout du pouvoir de séduction que l'humour chez une femme pouvait avoir sur moi. La distance que cela créait m'incitait en permanence à me surpasser pour toujours la séduire. Et c'était encore pire quand l'humour prenait pour allié ce que Charles Baudelaire appelait « *les boucliers provoquants armés de pointes roses*¹¹ ». Et dire que Cynthia avait les deux. Et qu'en plus elle s'intéressait à mes écrits. Si ce n'était pas Noël, c'était juste dix jours après Noël, et c'était encore mieux. A ce niveau de récompense, j'étais même prêt à attendre jusqu'à juin, désormais, s'il le fallait.

Je crois que Cynthia ne feignait vraiment pas l'enthousiasme qu'elle avait pour mes œuvres. Nous avons donc passé le reste du déjeuner à parler de moi. Je sentis un brin de jalousie chez nos assiettes. Lentement, mais sûrement, ma chaleur humaine se

¹¹ Charles Baudelaire, *Le Beau Navire*, Les Fleurs du mal

faisait au détriment de la leur. Heureusement, Cynthia avait eu la bonne idée de mettre du vert dans son plateau. Des algues, du soja, et toutes ces choses que les femmes mangeaient pour rester présentables, pendant que nous, les hommes, nous commandions systématiquement une entrecôte. Nous absorbions de l'énergie en plus. Pour en faire quoi ? Rester assis plus longtemps sur une chaise, dans un bureau, ou évoquer toujours plus de sport, ou de politique, à la machine à café. Je me demandais si la souffrance animale était vraiment si utile que cela, finalement ?

Tout ça pour dire, que seul l'hamburger dans mon assiette risquait d'être victime de notre complicité naissante. Je parlais. Cynthia m'écoutait, tout en portant sa fourchette à sa bouche. Une bouche rose. Je regardais sa bouche rose. Et je voulais me déposer dessus, ou découvrir dedans. Bref, une histoire d'explorateur. Une caverne d'Ali Baba à ouvrir. Et le sésame était, je pensais, les plus belles phrases que j'avais écrites. Alors, je lui racontais les plus belles phrases couchées sur papier, pour qu'elle soit le plus beau corps couché sur matelas. Donnant. Donnant. Comme Serge Gainsbourg, je voulais me montrer à la hauteur de sa beauté, de sa splendeur, par le génie.

C'est ainsi, qu'au moment où la serveuse posa nos cafés sur la table, je lui lus ce slam, écrit 3 ans avant :

J'aime ton âme
Jette ton arme.

J'aime tes charmes
Jette tes larmes.

Dans ta voix et tes écrits.
Pris dans un écrin
Même écroué
Le prisonnier se met à y croire.

Dans ta voix et tes écrits.
Incroyables
Tous ces cris à force éteints.
Trouve un écho dans le noir.

J'aime ton âme
Jette ton arme.

J'aime tes charmes
Jette tes larmes.

Comme toi l'éternité n'a pas d'âge.
Oui je sais,
Triste adage
T'en attendais plus d'un sage.

Comme toi l'éternité n'a pas d'âge
La vieillesse fait des caresses.
Pourtant
Pour toi,
Je dirai sans hésitation
Qu'elle a manqué d'affection.

« C'est beau... (Cynthia alors regarda sa montre).
Hé, Adrien, je vais devoir y aller. On fait comment
alors pour le business plan ? »

C'est vrai, c'était l'objet de notre rencontre.
Convaincre les investisseurs de se lancer dans
l'aventure de cette rousse, dont le corps était la plus
belle des cautions personnelles. En la voyant arriver,
les banquiers devaient se dire « Mademoiselle, de
toute façon, on arrivera à s'arranger ». Elle voulait
tout de même garantir au maximum la réussite de son
projet. Je lui promis donc d'élaborer un modèle
financier, dès ce soir, que nous pourrions remplir
prochainement, tous les deux, pour donner toujours
plus d'épaisseur à ses rêves.

Nous nous quittâmes donc à 14h30, unis
dorénavant par ce projet commun. Elle me demandait
quand est-ce que je pourrais lui envoyer une première
version du modèle Excel ? Mon sommeil en retard me

disait de répondre « je ne sais pas ». Mon goût pour le challenge pensait « oh, dès après-demain, t'auras quelque chose, à coup sûr... ». Et comme je voulais paraître un facilitateur de vie... Un vrai magicien... Un mec encore plus exigeant que son exigence, je lui répondis :

« Demain, je t'envoie une première version par mail, sans problème...».

Dès le soir, chez lui, le magicien alors se mit au travail. Et en magie, il y avait toujours un truc. Et mon sommeil savait qu'il y avait un truc. Pour faire de plus en plus de choses, je dormais de moins en moins. Mon sommeil devenait une frontière imaginaire, et poreuse, entre mes jours. Ca se bataillait sacrément entre aujourd'hui et demain pour le contrôle de tout de suite. Tout de suite, j'étais sur Excel, quand habituellement je préparais mon futur sur Word. Word. Excel. Office fait office d'existence, désormais, pour ma vie. Je vivais ma vie sur mon ordinateur, mais c'était pour la bonne cause. Je voulais m'offrir un futur qui ait plus de sens, quitte à accélérer mon vieillissement, et donc, à ne, peut-être, pas voir de mon vivant, l'amélioration de ma propre vie. Tout un programme.

Les heures défilent, ce soir-là. Le modèle se construit. Mon physique, lui, se dégrade. Quand le modèle serait prêt, je serais dans quel état ? Je me dépêchais. Plus tôt, je terminais, plus vite le projet avançait, ainsi ma date de publication. Et plus vite, je terminais le modèle, et plus tôt, je pourrais, à nouveau, passer une soirée avec elle, la revoir.

J'entre mes formules dans le tableur...

Km 410

Je souriais, au volant, en repensant à cette première rencontre. C'est fou. Une heure trente. Un déjeuner. Et la vie change. Un hamburger et la vie change. Deux tranches de pain et un bifteck avaient modifié le cours de mon existence. Mac Do a bouleversé ma vie. Pour cette fille, j'avais une envie folle. Elle avait de l'esprit. Beaucoup d'esprit, et elle était belle comme un camion. (Expression que je ne comprendrais jamais, et qui ferait de Camping-car Magazine un sérieux concurrent pour Playboy).

Elle était unique. Et dès le soir suivant, ce sentiment allait d'ailleurs à mes dépens rapidement se confirmer...

Cynthia : km 100

Vendredi, trois jours après notre première rencontre *Chez Mémé*, Cynthia m'envoya un texto. Elle m'attendait au *Gibeau*. Un bar à côté de chez elle.

J'arrivais. J'étais à cinq minutes du point de rendez-vous, quand je vis un couple, avec un chien en laisse, s'engouffrer dans un restaurant chinois. Je souris, en me demandant si c'était des clients ou bien des fournisseurs. Alors, je me dis, les deux peut-être. Qui sait, fallait-il apporter, dans ce lieu, soi-même sa marchandise ?

Moi-même, quand on travaillait avec Cynthia, j'apportais mon matériel. Le notebook sur lequel j'avais passé les dernières 72 heures de mon étrange existence. « Ne rêve pas ta vie, mais vis tes rêves » m'avait soufflé, tout sourire, la standardiste de mon entreprise, avant de partir en week-end. « Ne rêve pas ta vie, mais vis tes rêves »... Cela devait faire trois

ans que sommeil avait griffonné l'information. Il aurait quand même pu prendre un post-it, au lieu de noter tout ça sur mon visage, de surcroît au stylo rouge, dans la blancheur de mes yeux. J'avais les yeux si fatigués, que je ne voyais plus bien la réalité, mais comme je voulais voir une autre réalité, j'avais déjà atteint mon but, sans même encore l'avoir atteint. Finalement l'important n'était peut-être pas le but, mais le chemin.

J'étais tout de même arrivé à destination. Et dès mon arrivée au Gibeau, Cynthia m'accueillit en me demandant si j'avais bien pris mon notebook. Enfin, « mon petit outil » comme elle l'appelait.

« Oui, Cynthia. J'ai bien apporté mon petit outil. »

Elle sourit, puis elle m'emmena dans une pièce au sous-sol. Elle me présenta alors plusieurs hommes. Ses associés. Je leur demandai comment ils avaient rencontré Cynthia. Et tous m'expliquèrent qu'ils étaient, plus ou moins, déjà sortis avec Cynthia. L'occasion était trop belle :

« Cynthia, si tous les hommes qui fantasment sur toi investissent dans ta boîte. Moi... Ce que je propose... Le plus simple... On dépose les statuts de

la société puis après on rachète Gallimard. Et comme ça, on est bon... »

Elle a ri. Je marquais des points par rapport aux autres. Mais tous avaient déjà couché avec elle. Je ne faisais que rattraper mon retard, finalement...

Quelques minutes après mon arrivée, ils partirent, en me remerciant pour mon aide :

« Merci Adrien. De t'investir autant dans le projet avec nous. C'est super sympa. »

« Si je peux aider... Vraiment... »

« Si je peux aider », où quand l'ambition se cachait derrière l'humilité, car c'était avec leur argent que j'allais pouvoir comprendre comment une maison d'édition fonctionnait. Que j'allais pouvoir placer mes livres. J'allais offrir à ma vie une place au soleil, et c'est eux qui allaient m'offrir le voyage. Je les aidais juste à savoir combien mon voyage allait leur coûter. Mais comme eux allaient pouvoir aussi se gloser d'être des mécènes, des dénicheurs de talent, des esthètes. Ils allaient pouvoir s'acheter du prestige, en s'achetant mon âme. Finalement, c'était donnant, donnant. On accomplissait toujours un acte pour satisfaire un besoin. Là, j'étais désormais seul avec Cynthia, dans le sous-sol de cette brasserie, et je ne

savais pas quel besoin je satisfaisais le plus. Accomplissement ? Contribution ? Connexion ? Partage ? Bientôt, sexualité ?

J'étais seul avec elle. On travaillait, on plaisantait. Peut-être plus le besoin de spontanéité. Elle m'annonça d'ailleurs qu'elle avait compris comment j'arrivais à séduire les femmes.

« Ah bon ? Et comment j'arrive à les séduire alors ? »

« Tu les fais rire. »

« Tu veux connaître la vérité ? La vraie vérité ? »

« Vas-y. »

« J'ai deux tactiques. D'une part, je les fais rire. Et d'autre part, je les fais boire. Comme ça si mes blagues sont trop mauvaises, l'alcool arrive à la rescousse. »

« Et l'alcool prend souvent le relais, c'est ça ? »

« Trop souvent, je t'assure... Je te ressers ?... »
(Sourire).

« Soyons fou ! Adrien, on continue à travailler ?

« Comme tu veux. »

« On a suffisamment avancé, non ? »

« Bah de toute façon, si tous tes anciens amants investissent, ça ne sert à rien, on va finir par le trouver l'oseille... »

« Tu crois vraiment que j'ai eu tant d'aventures que ça ? »

J'ai alors scanné son corps, de son décolleté jusqu'au début de sa minijupe. Et j'ai fait une moue qui en disait long sur les records que m'évoquait son corps en terme de vacanciers.

« Ils ferment dans cinq minutes, Adrien. Tu veux qu'on aille à côté ? »

On s'est levé. On a pris nos affaires. J'ai rangé le petit outil. On est sorti. Et puis Cynthia, en voyant une silhouette arriver au loin, s'est écriée :

« Fabrice ! »

« Fabrice ? »

« Fabrice. Un mec que j'ai connu ici, il y a trois ans. Je lui avais donné mon numéro... »

« Erreur ? »

« Grave erreur ! Depuis, tous les vendredis soir, il m'envoie une photo de lui sur mon portable... En peignoir... »

« En peignoir ? »

« Oui oui, en peignoir... Et nu sous son peignoir, bien évidemment, sinon c'est pas drôle... »

« Nu sous son peignoir ? »

« Nu sous son peignoir. Avec en message, ‘Cynthia, je t’attends chez moi, j’ai déjà ouvert la bouteille de champagne’. »

« Et ça marche comme technique ? »

« D’après toi ? »

« Donc depuis trois ans, le mec a ouvert une bouteille de champagne tous les vendredis soir... Le mec a ouvert... Trois années, que je multiplie par cinquante-deux semaines... Désolé, c’est le côté contrôleur de gestion qui reprend le dessus-là... »

« Je vois ça. (Sourire). Déformation professionnelle. »

« Complètement... Donc le mec a ouvert 156 bouteilles de champagne quand même... Pour, finalement... »

« Rien ! »

« Que dalle ! Et bah écoute, si un jour t’as soif au moins tu sais où aller... »

« Il arrive Adrien. »

« Tiens, t’as vu, il n’est pas venu en peignoir, ce soir. Tu veux que je lui dise ? »

« Doucement, Adrien. »

« T’inquiète pas. Je vais quand même lui demander ce qu’il a fait du champagne...»

(Sourire).

Fabrice est arrivé. Il a salué Cynthia. Quand il m'a vu, il lui a dit qu'il comprenait maintenant ses absences à leur point de rendez-vous. Admiratif, il me demanda comment j'avais fait pour la séduire.

« Pour la séduire ? La patience, Fabrice. La patience... »

Je lui avais répondu la patience sans trop savoir pourquoi. Sûrement parce qu'il en était le parfait contre-exemple. Il pensait, peut-être, que tout pouvait s'acheter, sans subtilité, sans séduction, sans effort. Le contraire de tout ce que j'appréciais.

La patience. Cynthia avait souri. C'est sûr. Trois jours uniquement que nous nous connaissions. J'ignorais tout d'elle. Elle ignorait tout de moi, sauf que j'étais capable de cernes pour l'aider à accomplir ses rêves. Si ma passion pour elle était égale aux traits qui marquaient mon visage, j'étais amoureux fou.

On abandonna très vite Fabrice. On entra dans le bar d'à côté. Le bar était surpeuplé, un vrai antre à la lambada, à en croire l'espace qui vous était réservé entre deux tables. (J'avais un moustachu au cul et une brune devant moi qui frottait mon entre-jambe, et je ne savais pas si je devais dire pardon Monsieur ou

bonjour Madame). Finalement, j'ai dit au revoir à Cynthia.

« Je vais y aller. »

« Ah bon ? »

« Tu sais, j'aime beaucoup la promiscuité, mais trois mains aux fesses en dix minutes, ça va, merci beaucoup. »

« T'as vu. On fait des rencontres ici. (Sourire). »

« Beaucoup. Beaucoup trop, d'ailleurs. »

« Attends, j'te raccompagne. »

J'ai pris mon manteau. On s'est dirigé vers l'extérieur. On a essayé de se frayer un chemin vers la sortie. Mon cours de lambada s'est prolongé de quelques minutes supplémentaires.

Ça y est. On était enfin dehors. On s'est souri et elle m'a dit :

« Merci pour la soirée. »

« Merci à toi. »

« T'es un sacré spécimen. »

« Niveau contrôle de gestion, c'est ça ? »

« Niveau contrôle de gestion... Tout à fait... T'as tout compris... » (Sourire).

Il était venu le moment de s'embrasser. On s'est rapproché l'un de l'autre. Voilà... J'étais nez à nez, avec son nez, avec sa bouche. Elle était également face-à-face, avec ma face, avec mes lèvres. On s'est regardé. Et j'ai senti qu'on s'est tous les deux dit :

« Une si belle soirée... Autant de complicité... Uniquement pour un simple baiser sur la joue ? »

À l'instar de Xavier et Neus, dans *Les Poupées Russes*¹², qui n'avaient pas envie que leur promenade soit une petite promenade. Ils voulaient une grande promenade. Nous ne voulions pas que cette bise soit une petite bise. Nous voulions une grande bise, un patin, une galoche. Une conversation de fin de soirée entre glandes salivaires qui salivaient de se dire au revoir.

Malheureusement, personne n'osait. Je la regardais, elle me regardait du genre « Adrien, on fait quoi ? » Elle se demandait où parachuter l'épaisseur de ses lèvres. Je partageais son interrogation. Si ça ne tenait qu'à ma passion, vous l'imaginez, je n'aurais déjà fait qu'une bouchée de sa bouche. Mais finalement, j'ai joué la sécurité. J'ai bombardé un quartier situé en plein cœur de sa joue.

¹² Cédric Klapisch, *Les Poupées Russes*, 2004

Je suis alors parti. J'ai marché. Sans me retourner. Je ne voulais pas lui laisser admirer avec fierté ce sourire qui inondait que rarement mon visage. J'ai regagné ma base, serein. Je savais que dans deux/trois jours, voire même demain, j'aurais l'occasion d'effectuer une seconde approche au-dessus de son visage... Pour cette fois cibler la douceur de ses lèvres.

Km 420

Le premier soir au Gibeau. Je souriais, au volant en repensant à ses associés, à ses ex, à Fabrice et à toutes ces mains sans visage qui avaient informé mes fesses de leur présence dans ces lieux. Beaucoup de rencontres en une soirée.

Surtout une... Cynthia, ses collants, sa minijupe. Du beau monde pour entamer le week-end. Le soir, de retour du bar, je m'étais endormi comme un bébé. Mais vu les rêves que j'avais faits après, j'ai compris qu'on pouvait vieillir de trente ans juste en fermant les yeux. Ces fameux rêves sans scénario. Sans costume, non plus. Juste un slip. Et encore, pas toujours.

En pleine nuit, je fus réveillé par mon téléphone. Un message. Qui avait bien eu la désobligeance de m'interrompre avec Cynthia ? La réponse : Cynthia. Elle me proposait de la retrouver demain, à quatorze heures, à Odéon, bien évidemment toujours soi-disant pour travailler notre business plan.

« Ok. A demain. Bises. Fabrice. Euhh Adrien... »

Cynthia : km 200

Le lendemain du Gibeau. Samedi. 14h10. J'attendais maintenant depuis dix minutes l'arrivée de Cynthia à notre point de rencontre. Je m'occupais en lisant *Les Chroniques de l'Asphalte*. Cynthia finit par arriver et s'excusa à l'aide du port d'une minijupe qui donna bizarrement de l'épaisseur à son discours.

« Désolé Adrien pour le retard. »

(Minijupe).

« Non non, t'inquiète pas, c'est pas grave. En plus, je venais juste d'arriver. »

« Ça te dérange si on va au Starbucks ? »

(Minijupe)

« Parfait ! Starbucks. Allons-y... »

Une fois arrivés au Starbucks, Cynthia commanda un Moka et moi, un jus d'orange.

« Quelle taille le jus d'orange ? »

« *Venti*. »

Venti voulait dire grand au Starbucks contrairement à *Grande* qui voulait dire moyen. Je ne comprendrais décidément rien à la mondialisation.

Les boissons en main, le plus dur commençait au Starbucks. Un challenge aussi fou que trouver une table et deux chaises pour s'asseoir. Un challenge fou. Pour relever ce challenge, Cynthia se dirigea étrangement vers deux hommes :

« Bonjour messieurs. Je pourrais vous prendre cette chaise ? ».

(Minijupe)

« Mais bien sûr ! Prenez même la table, on part ! »

« Vous êtes sûr ? »

(Minijupe)

« Sûr ».

« Ça ne vous dérange pas »

(Minijupe)

« Pas du tout. Très bonne journée, mademoiselle. Vous êtes charmante. »

Je souriais en observant la scène. Les hommes étaient si prévisibles. Je le savais, j'en étais un. D'ailleurs, ça n'a pas loupé. À peine les deux compères partis, je m'approchais de la table et proposais à Cynthia de lui laisser ma future place

avant de me souvenir du caractère indispensable de ma présence à ses côtés. Je n'étais décidément pas plus malin que les autres...

Nous étions maintenant confortablement installés. Une table et deux chaises. Le luxe. Le petit outil trônait sur la table. Cynthia s'était assise juste à côté de moi, toujours soi-disant, pour travailler notre business plan. Nous remplissions les cases de notre fichier Excel. En surface, tout allait bien, l'ambiance était studieuse. Mais sous la table se mettait en place progressivement un drôle de bal dont nous étions les chorégraphes. Nos jambes se frôlaient, s'effleuraient, se touchaient. Tout, absolument tout était prétexte pour se caresser. Une serviette qui tombait. (Bizarrement sur sa cuisse). Un ticket de caisse qui tombait. (Bizarrement sur sa cuisse). Un écran trop petit qui l'obligeait à se pencher et j'apprenais ce que je redoutais : ses seins étaient trop gros pour patienter.

Ses seins s'appuyaient contre mon bras. C'était idiot mais je regardais ses seins sur mon bras et j'étais jaloux de mon bras. Mes mains également regardaient ses seins sur mon bras et étaient jalouses de mon bras. Mes lèvres étaient jalouses. Ma bouche était jalouse. Ma langue était jalouse. Mes doigts étaient jaloux.

Tout mon corps faisait maintenant corps contre un ennemi commun : mon bras.

La température était montée d'un cran. J'avais chaud, très chaud, très soif. Ma bouche se posa sur ma paille. Aspira, et c'est alors que j'aperçus des canadiens de jus d'orange se relayer tout autour de moi pour éteindre l'incendie. Un incendie qui eut raison de l'intégralité de mon jus d'orange *Venti*.

« Et bah dis donc t'avais soif. »

« Il fait chaud, non ? »

« Tu trouves ? Remarque, tu me diras, j'ai juste mis une minijupe moi. »

(L'incendie était en passe de se rallumer. Mais je n'avais malheureusement plus de jus d'orange pour lutter contre les flammes...)

« Mince Cynthia... »

« Quoi ? »

« Ça veut dire quoi encore *Venti* au Starbucks ? »

« *Venti*. Bah Grand. »

« Et hier au Gibeau, t'as bien vu. Comment est ma vessie ? »

« Petite ! » (Sourire).

« Et quelle est la longueur moyenne de la file d'attente pour aller aux toilettes au Starbucks ? »

« 776 mètres... »

Au Starbucks, si trouver une table et deux chaises était un challenge déjà loin d'être anodin. Faire la queue pour les toilettes aurait pu devenir une discipline olympique pour Rio 2016.

« J'y vais ou j'y vais pas ? »

« Tu te sens comment là ? »

« Ah bah le zouave du pont de l'Alma a les pieds sous l'eau là. Les pieds, la tête. ».

« Vas-y ! »

Je devais aller à la rencontre de mon destin. Passionné que j'étais de mythologie grecque, je revoyais Jason à la recherche de la Toison d'or. Ulysse, en pleine Odyssée, direction son meublée : Ithaque. Et maintenant moi, armé d'un ticket de caisse avec le code en bas, à la conquête de mes toilettes. Bientôt adapté par Hollywood.

J'ai retiré ma veste de survêtement. J'ai regardé Cynthia, je me suis tapé sur les joues. J'ai tenté d'oublier ma dernière compétition ratée à la gare Saint-Lazare où sans le sou, j'avais dû attendre deux bonnes heures mon train sans passer par la case salle de bain. Allez, je me lance, c'est parti ! Premier essai.

Je me lève. Bonne prise d'élan. Virage à gauche. Dix personnes dans la file d'attente... Échec...

Dix minutes plus tard. Deuxième essai. C'est parti ! Je me lève. Bonne prise d'élan. Virage à gauche. Quinze personnes dans la file d'attente... Échec...

Je n'avais plus qu'un essai sous peine d'implorer dans les prochaines trente secondes. Cynthia n'en pouvait plus. Pour ajouter du challenge, elle eut la brillante idée de faire des bulles dans son gobelet, ce qui irrita quelque peu ma physiologie qui comprit maintenant que le bruit de l'eau pouvait accentuer certains phénomènes naturels.

Il était seize heures quarante-cinq quand je décidai de confier ma veste à Cynthia pour mon dernier essai. En cas d'échec, mon caleçon risquait le même sort que l'Atlantide, noyé sous des hectolitres de jus d'orange *Venti*. Je me lève. Bonne prise d'élan. Virage à gauche. Et... Personne... Absolument personne dans la file d'attente... Je me suis retourné... J'ai recherché son regard dans l'assistance avec un mélange d'émotion et d'incrédulité... Je l'avais fait. J'entrais dans les toilettes. Ça y'est, je l'avais fait. Je déboutonnais mon jean. Et c'est toute

la pression d'une compétition qui retomba d'un coup, d'un seul dans ce réceptacle offert par Jacob Delafon. Les yeux en l'air, je sentis le liquide s'évacuer. Et un immense soulagement, une extase, des sensations à m'en demander si je préférerais faire l'amour ou finalement juste aller aux toilettes. Meetic ou Cristalline. Il me faudrait très prochainement choisir.

Mon jus d'orange continuait à discuter avec Monsieur Delafon. Les yeux en l'air, je pensais à Starbucks. Ce lieu où trouver une table, deux chaises et simplement pouvoir aller aux toilettes nous comblait de bonheur. Nous pourrions nous perdre dans des dérives technologiques, un lieu sera toujours là pour nous rappeler deux bonheurs aussi simples de la vie que s'asseoir et faire pipi. Starbucks...

« Alors, soulagé ? »

« La vie est belle... La vie est formidable, Cynthia... On y va ? »

Nous sommes partis. Comme tous les week-ends, j'allais retrouver mon père dans sa banlieue. Mon grand Stratéguerre. Mon père que j'aimais tant. Cynthia, elle aussi, avait adoré le sien mais elle ne pouvait malheureusement plus le voir. Elle me disait que dieu interdisait à ses anges de se connecter sur

Skype. Je connaissais l'importance de ce manque dans sa vie et me jurais maintenant de partager toujours plus de bons moments avec mon vieux, comme par respect pour la demoiselle. Entre nous deux, l'impression que quelque chose de fort commençait à naître n'était pas juste qu'une impression.

Elle m'a raccompagné jusqu'à l'entrée du RER. On y était. À nouveau nos chemins se séparaient. À nouveau, j'étais nez à nez avec son nez, avec sa bouche. À nouveau, elle était face-à-face avec ma face, avec mes lèvres. Cette fois, c'est elle qui dégaina. Elle visa ma bouche de l'épaisseur de ses lèvres. Nos bouches allaient enfin se rencontrer... Nos glandes salivaires salivèrent toujours plus de se dire au revoir... Mais au dernier moment, étrangement, sa cible se déroba. Et sa bouche ne s'écrasa qu'au plus près de mes lèvres, sur ma joue.

« Cynthia... J'ai déjà une copine tu sais et... »

« Je sais. Tu me l'avais dit avant qu'on se rencontre la première fois. Mais bon, c'est rien. C'est juste un baiser, non ? »

« Je préfère qu'on fasse les choses correctement. »

« Ok, je comprends... »

« Mais t'inquiète pas... Mon petit doigt me dit qu'on va très rapidement se revoir... »

« Ton petit doigt ou ton petit outil ? »

On a rigolé. On s'est pris dans les bras. On s'est encore regardé longuement. Et puis je suis engouffré dans la bouche du RER.

Tout le trajet, j'ai pensé à elle. À son humour, à son corps, à ses lèvres. Je pensais aussi à ma petite amie et les questions se bouscuaient dans ma tête. J'allais certainement résilier mon abonnement à France Football pour m'abonner à Psychologie magazine. D'ailleurs quel était le cadeau offert avec Psychologie Magazine ? Des problèmes ?

J'étais perdu. Cela valait-il vraiment le coup de détruire ce que j'avais construit avec une fille depuis un an pour une fille que je connaissais uniquement depuis cinq jours ? Mais cinq jours merveilleux, passionnés, comme je rêvais d'en retrouver depuis que cette fille m'avait quitté il y a six ans. On pouvait jouer sur les deux tableaux, mais je ne voulais pas jouer sur les deux tableaux. C'était cruel de jouer avec le cœur de l'une de ces deux femmes. Désormais, je le savais, il me faudrait très rapidement choisir.

Pour le moment, j'avais choisi mon père. Federer allait dire bonjour à Raphaël Nadal. Auchan était fermé le dimanche. J'avais compris, je venais chez lui le samedi. Je me réveillerais en douceur le lendemain, à moins que ne lui prenne l'envie d'aller à Ikea, à Castorama ou à la déchetterie. Il était aussi créatif que moi mais nous n'avions pas choisi le même domaine de prédilection. Le sommeil de mes futurs enfants m'en était, je le savais, déjà infiniment reconnaissant. Pour l'instant, un fils dinait avec son père. Ensuite, on s'est assis devant la télé : un documentaire sur la nature, les grands espaces.

Nous regardions ce documentaire, autant projeté dans ces immenses déserts, que concentrés sur le gratin dauphinois du soir, qui poursuivait son parcours, le long de nos intestins, quand la voix-off avertit :

« Dans ces larges déserts de sable, les oasis sont souvent des mirages. »

Le programme se poursuivait. Maintenant, j'étais dans mes pensées.

« Ça va, Adrien ? »

« Ouais ouais, t'inquiète papa. »

Je pensais à ma vie. Le travail. Le monde de l'édition. L'amour. À un bonheur qui se désertifiait de jour en jour quand soudain j'avais aperçu cette femme. Et je me suis demandé, Cynthia, si t'étais un mirage ou bel et bien une oasis...

« T'as déjà été amoureux, papa ? Je veux dire de quelqu'un d'autre que ton barbecue ou ton taille-haie. »

« Il est con, ce même. Pourquoi tu me demandes ça ? T'es amoureux ? De ton ballon de foot ou de ton ballon de rugby ? »

« D'un mirage ou bien d'une oasis. »

« De l'oasis, il y en a dans le frigo. »

« Comment on distingue un mirage d'une oasis, papa ? »

« Un mirage d'une oasis ? Je sais pas. En se rapprochant, non ? »

Il avait raison. Pour savoir si Cynthia était un mirage ou bien une oasis, il n'y avait qu'une chose à faire : se rapprocher.

2^{ème} aire de repos

Comme une envie de me régénérer. De reprendre des forces. D'évacuer verticalement un liquide qui stagnait (une nouvelle fois). Petite halte à Brocéliande. Pas la forêt, l'aire d'autoroute. Même si c'était bien Merlin l'Enchanteur qui était responsable de la buvette. Merlin a des pouvoirs extraordinaires. Il me sert un double expresso. Je bois une gorgée. Mon sommeil disparaît. Ma fatigue disparaît. Je lui demande le prix. Mon portefeuille disparaît. Merlin L'Enchanteur. Quand on allait à Veyrnac, avec mon père, on s'arrêtait toujours ici et mon père discutait avec Merlin. Merlin l'Enchanteur, pour moi, c'était mon père. Quoique petit, j'étais fasciné par Antoine, le responsable du club Mickey. Sportif. Souriant. A l'aise. Alors que moi, mon père, c'était Columbo. Imper plus qu'un père finalement. Le matin, il partait tôt pour résoudre ses enquêtes. Le soir, il rentrait tard, fatigué de ses enquêtes. Il ne parlait pas beaucoup, Columbo. On n'échangeait pas souvent, sauf le soir, en fin de repas, quand il me demandait de jouer

l'intermédiaire entre ses assiettes et le lave-vaisselle. Des silences partagés, des absences partagées aussi quand il décidait de faire de Lionel Ritchie le plus grand chanteur de l'histoire dans la salon, et que je décidais donc de m'exiler dans ma chambre. Une vraie entente. Un vrai feeling. Une vraie harmonie, rythmée par le bruit des volets à six heures du matin, le samedi, pour me rappeler qu'une heure plus tard on allait partir à la conquête de slips, de merguez et de courgettes dans les allées d'un supermarché.

Cette jeunesse avec Columbo, on pourrait la prendre pour une enfance banale. Mais au final, jamais je n'aurais rêvé meilleure jeunesse. Plus je grandissais, plus j'avancais, plus la gesticulation à l'extérieur soudainement m'énervait. Cette superficialité. Alors qu'est-ce que j'appréciais ta simplicité, papa. Ton activité. Ton humilité. Tu ne parlais pas de tes efforts. Tu ne parlais pas de mes efforts, non plus. Tu ne parlais de rien en fait, et c'était admirable.

Ma mère était pareille. Simple. Intègre. De l'amour. De la beauté. Par contre, pour la gloire, je crois bien que c'était en famille que notre espoir faisait du stop... Famille extraordinaire. Alors quand j'avais quitté Cynthia pour retrouver mon père, ce

soir-là, après le Starbucks, je quittais le bonheur pour un autre bonheur et pourtant la SNCF insistait pour me facturer cinq zones. N'importe quoi pour se faire de l'oseille, ceux-là.

J'ai passé un superbe week-end avec Merlin. Comme toujours, on a rangé son garage. Un véritable tonneau des danaïdes, ce garage. Plus on le vidait, plus il se remplissait. Un tonneau des danaïdes en négatif, finalement.

De plus en plus, Merlin tombe le masque. La retraite lui a rendu son sens de l'humour. Le monde du travail a kidnappé le mien. Et comme il a pris sa retraite l'année où j'ai commencé à travailler, finalement, à la maison, il y en a toujours eu un pour faire la tronche.

Je suis parti le dimanche soir. Fier de partager désormais autant avec lui. Je pouvais rejoindre à nouveau, Cynthia, le cœur léger, le lendemain soir après le travail.

Oui, après être revenu chez moi, m'être déshabillé et glissé sous les draps, je dormais. Je rêvais. À nouveau, ces fameux rêves sans scénario. Sans costume, non plus. Juste un slip. Et encore, pas toujours. Mon téléphone soudain sonna. Me réveilla.

Je me demandais qui avait eu une nouvelle fois la désobligeance de m'interrompre avec Cynthia ? La réponse. Toujours la même. Cynthia. Je pris mon téléphone et lus son message :

« Bonsoir Fabrice. Pas de photo du peignoir, ce week-end. Je commence à m'inquiéter. Que dirais-tu d'une petite coupe de champagne, demain soir, juste après le travail ? J'attends ta réponse. Bises. Cynthia. »

« Cynthia. C'est noté. Avec plaisir pour demain. Par contre, vu le champagne que j'ai déjà claqué pour toi sans aucun résultat, que penserais-tu de remplacer le champagne par du mousseux ? Pour information, mon banquier est déjà d'accord. À demain. Fabrice... »

Cynthia : km 300

Lundi. Il était 18h30 sur Paris. J'attendais ce moment depuis ce matin. Je travaillais, mais une seule chose m'obnubilait : l'écran de mon téléphone portable. Il allait s'allumer. J'allais décrocher. Cynthia allait m'annoncer qu'elle était en bas et qu'elle n'attendait plus que moi pour débiter cette soirée tous les deux. Après avoir vérifié cinq fois en trente secondes qu'elle n'avait toujours pas essayé de m'appeler, je me replongeai dans mon travail quand soudain l'écran de mon téléphone s'alluma. Mon téléphone sonna. Un nom s'afficha. Je souris. Je fermai mon ordinateur à la hâte. Je pris mes affaires. Je m'élançai dans les escaliers. Je les descendais quatre par quatre. Cinq par cinq. Je sautais en arrivant à chaque étage. J'étais fou. Impatient. Je volais. Parfois, je ratais quelques marches. J'avais échappé six ou sept fois à l'entorse dans cette descente. Mais j'ouvris la porte : elle était là. La minijupe aussi. Tout comme ses yeux, ses lèvres et ses seins. Tout le monde avait réussi à se libérer et à se rendre disponible, c'était formidable.

« Salut Cynthia. »

« Salut Adrien. »

« Alors, le programme ? On la boit où cette coupette de champagne ? »

« Au *Pub Saint Germain*, ça te dit ? »

« Le *Pub Saint Germain*... Ça serait pas vers Odéon, ça, par hasard ? »

« Bien joué ! Monsieur connaît Paris comme sa poche. »

« Non, surtout ce quartier, Odéon. Pour tout te dire, j'ai très bien connu un Starbucks vers là-bas, en fait. »

« J'te crois pas. »

« J't'assure. J'ai même eu le privilège de visiter leurs toilettes. »

« Non ! Mais il faut écrire un livre là ! »

« Hé... Un jour, qui sait ?... Bon, on y va ? »

On a commencé à marcher. Mais après quelques mètres, Cynthia me prit par le bras, m'arrêta, et me demanda apparemment inquiète :

« Adrien... »

« Quoi ? »

« Rassure-moi ! As-tu pris ton petit outil ? »

Je souris.

« Oui, Cynthia. Ne t'inquiète pas. J'ai bien pris mon petit outil... »

Elle sourit et nous sommes partis direction Odéon. L'immeuble dans lequel je travaillais nous voyait disparaître au loin. Nous allions passer une nouvelle soirée ensemble. Une soirée à travailler ou à nous embrasser cette fois ? J'étais impatient de connaître l'épilogue de la soirée, tout en souhaitant profiter de chaque minute à ses côtés : schizophrénie pendulaire.

Une demi-heure de marche nous attendait. Je progressais dans les rues. À ses côtés, j'étais fier. Je devinais ses fesses rebondies à travers sa jupe. Elle marchait et je repensais à ce poème de Bukowski *Supplique à une jeune passante*¹³. Dans ce poème, Bukowski suppliait les jeunes femmes de ne jamais vieillir. De ne pas laisser leur corps se ramollir, flétrir, se dissoudre dans une vie convenue, où elles accumuleraient kilos et fatigue. Un beau corps suffisait à donner un sens à l'existence. Nous ne cherchions plus à lire. À écrire. À discuter. À philosopher. À comprendre. Il n'y avait plus rien à

¹³ Charles Bukowski, *Supplique à une jeune passante*, Les jours s'en vont comme des chevaux sauvages dans les collines, Editions du Rocher

comprendre. Sauf que le déhanchement d'une femme pouvait suffire à rythmer toute une vie.

Je voulais maintenant que le déhanchement de Cynthia rythme jusqu'à la fin de mes jours, la mienne. Tout en elle me criait de me dépasser, de me surpasser, pour transformer ce rêve éveillé en routine où notre union semblerait légitime aux yeux de tous. Pour le moment, ce n'était légitime que pour mes rêves. Et encore, même mes rêves se frottaient les yeux. Même mes rêves n'y croyaient pas. Mes rêves se disaient qu'ils étaient encore quelque part dans leurs rêves ou quelque chose comme ça. Nous finîmes par arriver à Odéon.

Nous entrâmes dans le *Pub Saint-Germain*. L'ambiance était tamisée, la lumière faible. Pour s'embrasser, c'était parfait. Pour travailler beaucoup moins. Je sortis tout de même le petit outil dans l'espoir de finaliser notre business plan. Cynthia, elle, me souriait. Me caressait de la minijupe. Me harcelait, du rimmel plein les yeux. Je compris qu'il était temps d'arrêter la mascarade. Le petit outil aussi était las de s'évertuer à mettre au point un business plan, alors que les deux personnes censées y contribuer pensaient plus à se caresser qu'à remplir les cellules du tableur. Ma conscience savait

maintenant qu'il était l'heure. J'allais dire au revoir à la fille que j'avais pris l'habitude de serrer dans mes bras. J'allais rendre une fille triste pour tenter d'être heureux. Elle allait m'en vouloir. Me détester. Me haïr. Elle allait sûrement supprimer mon numéro de ses contacts. Elle me traiterait de minable. D'égoïste. À raison, probablement. Mais comment refuser les lèvres de cette fille ? Le corps de cette fille ? Et l'admiration qu'elle semblait avoir pour moi, ma personnalité et mon humour ?

Nous sommes sortis. Puis nous sommes entrés dans un cinéma. Je ne voulais pas la quitter. Elle non plus. Assis, dans la salle, le confort de ses seins était tel que perturbée par les *pop-corn*, ma main gauche assez bêtement se trompa d'accouder. Le nouveau moelleux des sièges UGC me surprenait tout de même... Je regardais l'écran devant moi, mais pour moi le spectacle était ailleurs. Mes yeux jouaient le jeu, mais les grands gagnants de cette soirée étaient mes mains.

Le film se termina. Nous sommes sortis du cinéma. Son bus était là, prêt à partir. Elle se dépêcha. Se pencha vers moi. Et cette fois goûta à mes lèvres comme on goûte à un gâteau remettant l'essentiel au frigo sachant qu'on le terminera plus tard. Je la vis

monter dans le bus. Le bus partir. Moi, je suis rentré chez moi. À pieds. Mais étant donné la singularité de cette soirée, si vous me dites que votre cousin m'avait aperçu ce soir-là boulevard Saint-Michel sur le dos d'un dromadaire, je pense bien que je vous aurais cru.

Plus tard, Cynthia me raconta son arrivée dans le bus. Le chauffeur la sermonna pour la durée de notre baiser. Elle lui dit que c'était le premier. Il lui informa que j'avais de la chance. Si j'avais été là, je lui aurais volontiers confirmé. Il lui demanda si elle riait avec moi, le rire, le partage, c'était le plus important dans la vie, selon lui. Elle lui dit que « oui, elle était vraiment bien avec moi ». Un peu plus tard, un passager lui avoua qu'elle était très jolie. Qu'il aimerait tant que sa femme s'habille aussi sexy pour lui. Je le comprenais. J'aimais tant qu'elle s'habille aussi comme ça, tous les jours, aussi sexy pour moi.

Ça y est. J'étais enfin arrivé chez moi. En cette soirée de janvier, je goûtais à nouveau à la douceur de l'existence. C'était vraiment exceptionnel. D'aimer et de se sentir aimé. Mais je savais la situation irréaliste et fragile. Une semaine que nous nous fréquentions et finalement qu'est-ce que je connaissais d'elle ? Qu'elle buvait des Moka ? Qu'elle portait des minijupes en plein hiver ? Vous avouerez que ça

faisait un peu léger pour évoquer le mariage. Pour le moment, il n'était pas question de se marier, mais de se marrer. Uniquement d'accumuler les bons moments en découvrant où cette histoire allait nous mener.

Mirage ou oasis ? Je n'avais qu'une seule façon de le savoir... Me rapprocher.

Km 430

J'étais arrêté sur le bas-côté de la route. La chaleur de la Bretagne était certes réconfortante, mais j'avais tout de même senti la nécessité d'être aussi réconforté par le pull qui dormait dans mon coffre.

Bisous. Bisous. Pleurs. Larmes. Col en V. Les retrouvailles furent riches en émotions. Des mois sans nous voir, moi et la laine. Cette année, l'hiver avait été clément. En plus, j'étais un peu aux appartements ce que Joey Starr était aux « bi-atches des magazines¹⁴ ». À mon studio, « je lui mettais la fièvre¹⁵ ». J'aurais dû être radié des radiateurs, tant la chaleur était suffocante dans mon meublé. Cynthia put d'ailleurs rapidement s'en rendre compte. Après deux, trois soirées, je l'ai invitée chez moi. Mon lit s'en rappelle encore. Mon matelas ne me parle que de ça.

¹⁴ ¹⁵ Suprême NTM, *La Fièvre*, album « Paris sous les bombes », © Sony Music Publishing

Cynthia : 1^{ère} aire de repos

Cynthia allait découvrir mon quotidien. Mon appartement. Une table. D'occasion. Une chaise récupérée chez mon ami Louis La Brocante. Et un lit pratiquement neuf, et pour cause, une fille tous les trois ans ça ménageait les lattes. Chaque fois qu'une femme pénétrait dans mon antre, c'est-à-dire chaque fois que je pénétrais dans le leur, c'est-à-dire une fois tous les quinze ans, elle pointait du doigt mon inconfort de vie. Je citais alors Georges Brassens, Albert Camus. Je m'inscrivais dans la lignée de ces grands penseurs qui privilégiaient le spirituel au matériel, alors qu'en fait, j'avais simplement la flemme d'aller chez Ikea. Remarquez, peut-être qu'eux-mêmes en leur temps avaient eu la flemme d'aller chez Felix Potin ou Mammouth pour dégoter des étagères et s'étaient ainsi inventé une philosophie pour la vie. Peut-être.

Elle allait arriver. Je devais nettoyer. Le plumeau à la main, je décidai de rejouer le clip de Freddie

Mercury, *I want to break free*, torse nu et gants rose quand cette vision dans le miroir de ma salle de bains m'incita à finir mes tâches ménagères au plus vite. Je ne voulais pas que mon voisin en jetant son regard par sa fenêtre ne découvrit que Queen serait bientôt en concert dans sa rue, juste en face de chez lui.

Ma chambre était dans un état rare de délabrement et d'abandon. Je tirai mon lit, le déplaçai de quelques mètres et découvris que la guerre du Viêtnam s'était déroulée sans que je m'en rende compte depuis un moment sous mon sommier et mon matelas. *Demande à la poussière*¹⁶. On s'est bien expliqué une vingtaine de minutes. Armé d'un balai et d'une éponge, je frottais chaque parcelle de carrelage comme si Cynthia allait arriver dans trente minutes avec Stéphane Plaza pour tourner une émission.

Cynthia venait pour une chose que j'avais toujours rêvé de faire avec une femme. Visionner l'intégralité des films de Cédric Klapisch. Ainsi dans quelques minutes, nous allions nous allonger. Seuls. Dans le noir. Ensuite, les heures allaient passer. Nous n'allions pas remarquer que la nuit allait filer. Nous voulions résolument prendre le temps de perdre notre

¹⁶ John Fante, *Demande à la Poussière*, Editions Christian Bourgeois

temps. L'espace d'un soir faire l'honneur d'un bras à Rolex et Festina, les fournisseurs des gens pressés.

Aucunement pressée, ma Festina voulait tout de même discuter pour comprendre les motifs du retard de la demoiselle. Soudain, le retard affublé d'une perruque rousse échangea spontanément avec ma porte et ma sonnette. J'ouvris.

« Salut Cynthia. »

« Alors, t'es prêt ? »

« Pour ? »

« Bah soirée Klapisch chez Aiad ! »

« Soirée Klapisch chez Aiad. Imagine un jour l'inverse. Soirée Aiad chez Klapisch. »

« Et ça se passerait comment ? »

« Moi, je vois ça... Petite lecture au coin du feu... Cheminée. Peaux de bête. »

« Fais attention, c'est du Robert de Nibard ça. Toi, t'as encore fait des recherches il y a pas longtemps sur internet. Je me trompe ? »

« Il me manquait une info... »

« Une info ou une nympho ? »

« Ouh... Mademoiselle se met aux jeux de mots. J'aime ça ! »

« Bon, allez, viens... »

Elle m'a pris par le bras. On s'est engouffré dans ma chambre. Comme prévu, elle a commencé à me parler de mon mobilier :

« Tiens, il est sympa ton lit. Il est neuf ? »

« Pas exactement, Cynthia... »

« Au fait, t'aurais pas une autre chaise pour que je puisse poser mon sac ? »

« Pas exactement, Cynthia... »

« Mais il y a rien chez toi ! »

« Bah en fait, je suis un peu comme Georges Brassens... Albert Camus... Je me concentre plus sur le spirituel que le matériel. »

« Moi je crois que t'as surtout la flemme d'aller chez Ikea. »

« Aussi. »

« Bon, elle est où cette intégrale ? »

« TIN TIN !!! ».

« Ah oui, dix films quand même. »

« Je crois qu'on va être amené à se revoir. »

« Je crois aussi. (Sourire). On commence par lequel ? »

« Bah le premier. *Riens du tout.* »

« Le film s'appelle *Riens du tout* ? »

« Oui. »

« Mais c'est un film écrit sur ton mobilier dis-moi ? »

« Et j'ai touché aucun droit d'auteur. T'y crois à ça ? »

« T'es même pas cité dans le générique ? La haine ! Allez *Riens du tout*... Au fait t'as faim ? Je mangerais bien des sushis. »

On a commandé des sushis. On s'est allongé sur la seule construction humaine qui constituait mon mobilier. Je me suis relevé. J'ai éteint la lumière. Je me suis allongé à nouveau à ses côtés. Je me suis blotti contre elle, derrière elle, contre ses reins. Et la soirée a commencé...

Le film a duré 95 minutes. 95 minutes contre ses reins, à caresser ses jambes, à caresser ses fesses, à caresser ses seins. Comme au cinéma, le spectacle n'avait pas lieu devant moi (mes yeux ne jouaient même plus le jeu d'ailleurs), mais bien à côté de moi, au plus près de moi, sur mon lit. Je regardais plus son corps que cette saga consacrée au mobilier de ma chambre. À un moment, j'ai tout de même sorti le nez de son décolleté pour vérifier que je n'avais rien loupé de trop trop important, quand je vis la liste des acteurs défiler à l'écran. La liste des techniciens, du chef opérateur, du chef décorateur (François-Renaud

Labarthe). Cynthia se retourna vers moi et me demanda :

« Alors, ça t'a plu ? »

« Ça m'a plu ? »

« Bah le film ! »

« Ah ! Le film... Beaucoup... Beaucoup... J'ai beaucoup aimé, le film. L'histoire. Les acteurs. Le chef décorateur. François-Renaud Labarthe. Non non, très bien le film. »

« On se fait la suite ? »

« La suite ! C'est parti. »

« *Le Péril jeune* ? »

« *Le Péril jeune* ! On y va... »

J'ai inséré le DVD. Le DVD se chargeait. J'ai jeté un œil sur la pochette. Romain Duris, Vincent Elbaz, étaient jeunes, lycéens. Ils étaient heureux et souriants. Immédiatement, j'ai repensé à moi. À mes potes du lycée. Et je me suis dit que c'était vraiment l'époque bénie quand on était tous jeune. On était libre. Jamais fatigué. Insouciant. Sauvage. On ne travaillait même pas tous les jours, et pourtant, on avait le droit à des vacances. Quand on est jeune, on n'est pas fatigué, mais on a des vacances. Quand on est vieux, on est fatigué, mais on n'a pas de vacances.

Et quand on est vieux vieux, on est mort. On se repose quand, bordel ?...

Le film a commencé. Je l'ai suivi entièrement. J'étais un peu désolé pour le corps de Cynthia, mais ça lui faisait quand même du bien de se reposer. Pendant une heure trente, les dialogues du film s'enchaînèrent avec une efficacité jamais contestée. Sauf parfois, peut-être, par quelques voisins qui avaient semble-t-il prévu de faire autre chose, à minuit, ce soir-là.

Le générique de fin est arrivé. On s'est regardé et je lui ai dit :

« On continue ou... »

« T'es en quel terme avec tes voisins ? »

« Avant, ou maintenant ? »

« Ok, on arrête. On reprendra demain. »

« T'as vu ! Avec Klapisch, on voulait uniquement se rapprocher l'un de l'autre. Et finalement, j'ai aussi pu me rapprocher de ma voisine d'à côté et de mon voisin du dessus. »

« Klapisch, ce héros ! »

On a éteint la lumière. J'étais blotti contre elle. Je me disais que c'était fou comme j'aimais passer du temps avec cette femme. Avec elle, c'est simple, je

n'avais plus peur de rien. Plus peur du présent. De l'avenir. J'avais simplement peur de la perdre. J'étais hypnotisée. Sous le charme. Je me suis alors souvenu de ce qu'on disait des rousses au Moyen Age. On les brûlait, on les prenait pour des sorcières. Quand ma prof de 3ème m'avait dit ça, j'avais souri. Aujourd'hui, je comprenais mieux. Comme quoi, en Histoire, rien ne valait le terrain, l'exploration sur site. J'allais d'ailleurs bientôt continuer mes fouilles dans l'espoir de découvrir de l'eau sur Mars ou sur sa Lune, enfin quelque part par là... On se faisait l'intégrale de Klapisch en DVD. Je voulais me faire l'intégrale de Cynthia en strip-tease. C'était quoi le dernier Klapisch, encore ? *Ma part du gâteau* ? Moi aussi, je voulais ma part du gâteau, Cynthia. Croquer dans tes lèvres. Goûter l'intérieur de tes cuisses.

Km 440

« Bienvenue dans le Morbihan ». Le panneau franchi m'affranchit de ces souvenirs à la saveur amère. J'arrivais. J'aurais dû être heureux. Joyeux. Impatient. Mais pour le moment, j'étais perdu dans mes pensées. Et mes yeux rougissaient. Et tout un corps attendait le signal de ma tristesse pour répandre le liquide sur les joues. Moi, je savais comment ça s'était fini avec Cynthia. J'essayais de ne pas y penser, de ne plus y penser. De faire comme si notre histoire s'était arrêtée ce soir-là.

Je voulais à tout prix me rappeler uniquement les bons moments. Uniquement, les sourires, les jeux de mots et les caresses un peu partout sur son corps. Optimiste. Je me forçais à l'être. Je pensais sans arrêt à cette phrase d'Albert Camus. « Celui qui désespère des événements est un lâche, mais celui qui espère en la condition humaine est un fou¹⁷ ». Je voulais être

¹⁷ Albert Camus, *Les Carnets*, © Editions GALLIMARD

courageux. Ne serait-ce que par respect pour mes parents. Ils s'étaient tant investis pour moi. Et moi, je ne voulais pas laisser mon père être l'homme le plus exigeant de la planète. J'allais lui mettre 6-0 / 6-0 à Nadal. J'allais lui prendre un tour à Ayrton Senna. Alors je savais qu'il fallait continuer à avoir la hargne, le sourire, à y croire. D'autant plus qu'une oasis, une vraie, m'attendait à quelques kilomètres d'ici.

Une vraie oasis, car dans les déserts, les oasis étaient souvent des mirages. Au début, c'est fou comme j'y avais cru. Encore plus, ce soir-là, avec Cynthia, Cédric Klapisch, et même ma voisine d'à côté et mon voisin du dessus. Malheureusement, il y avait eu le soir d'après.

*Cynthia : 2^{ème} aire de
repos*

C'était jeudi. J'étais arrivé chez Cynthia. Elle discutait avec un de ses amis : Bruno. Ils parlaient de Freud et de toutes ces questions auxquelles j'aurais pu participer si j'avais reçu mon premier numéro de Psychologie Magazine. Avec bien sûr, en cadeau, les problèmes.

Je les écoutais discuter. Et je me demandais à partir de quand dans la vie, il n'était pas préférable d'arrêter de réfléchir, simplement pour agir. Vivre dans l'action pour effacer ses doutes. En plus pour effacer mes doutes, moi, maintenant, j'avais les minijupes de Cynthia. Ça ne faisait pas beaucoup de tissu, mais ça suffisait, à croire que mes problèmes n'étaient pas si grands que ça finalement...

Ils continuaient à discuter. Cynthia semblait dans des abysses de questionnement existentiel. Moi le futur ne me faisait plus peur. Elle, si. J'ai commencé à me demander si elle était si amoureuse que ça. En

plus, c'est surtout moi qui posais les mains sur son corps. De plus en plus, j'avais l'impression d'être un carambar géant. Elle m'ouvrait pour rire avec la blague à l'intérieur, mais ne portait jamais le caramel à sa bouche. Son dentiste était, je crois, également son sexologue.

Bruno est parti. On a lancé le troisième film. *Un Air de Famille*. On l'a abandonné juste après cinq minutes. Tu voulais te coucher. Mais pas qu'on couche ensemble. Même si on couchait ensemble. Enfin dans le même lit, enfin j'ai pas très bien compris. L'ordinateur était éteint. Ta libido éteinte. Il n'y avait pas une panne de courant, chez toi ? Pas de son. Pas de cris. Tes voisins ont dû croire qu'il n'y avait personne. Moi, je voulais te dire : Bah crie ! Jaoui ! Tu ne voulais pas. On s'est couché. Je continuais à te faire rigoler. J'avais apporté des piles rechargeables pour mon humour. Mon humour, c'est ce que t'aimais en moi, je crois. Et moi, comme ce que j'aimais en toi, c'était toi, j'essayais de te faire marrer, pour que t'ais toujours envie de passer plus de temps à mes côtés.

Est-ce que tu voulais passer plus de temps à mes côtés ? Coucher avec moi ? Enfin dans le même lit, mais plus ? Ça, je n'osais pas te le demander. Tu sais

pourquoi ? Quoi ? T'essayes de dormir ? Ok, je fais court.

Ça, je n'osais pas te le demander, car je redoutais ce que t'allais finir par m'annoncer. Bah, tu sais bien, comme quoi, voilà... T'es juste un mirage et pas une oasis. Mais à ce moment-là, je n'avais pas le courage. Pas le courage de vouloir savoir. Pas le courage d'entendre la vérité. Alors je me shootais au silence des non-dits. Mais tu te souviens du film *La Haine*. L'important, c'est pas le *chut*...

Km 450

Non. « *L'important, c'était pas le chut'. L'important, c'était toujours l'atterrissage*¹⁸ ». Et c'est quelques jours après que j'ai atterri. La dernière fois que je l'ai vue. Au cinéma.

¹⁸ Mathieu Kassovitz, *La Haine*, (« Mais l'important c'est pas la chute, c'est l'atterrissage »), © Studio Canal

Cynthia : sortie de route

Mercredi. Six jours après ce dernier soir, où elle avait coupé le courant et m'avait invité à faire croire à ses voisins qu'il n'y avait personne chez elle. Bah crie ! Jaoui !

Six jours que j'attendais de ses nouvelles quand elle me proposa d'aller au cinéma. J'acceptai. Le nouveau moelleux des sièges UGC finissait par me manquer.

On s'est retrouvé devant le cinéma. On est entré dans la salle. On a même payé avant. On s'est assis. Et très vite, j'ai compris que cette soirée serait dans la continuité de celle d'avant. Aucune proximité. Rien. Son corps était loin. Ses seins étaient loin. Ses mains étaient loin. Nos doigts ne se touchaient que quand nos désirs de popcorns se rejoignaient dans un même seau. Et dire, qu'il y a une semaine, tes yeux brillaient pour moi. Tes lèvres se ruaient sur les miennes. En une semaine, tout avait changé. Une vie peut basculer en une semaine. Il fallait rester vigilant. C'était pour

ça, je crois, tous les dimanches soir qu'on regardait Stade 2.

Niveau amour propre, je n'étais pas au stade 2, mais bien plutôt à *Ground Zero*. Je ne ressentais plus rien de sa part. Plus d'estime, plus d'amour. J'aurais tant voulu qu'elle m'aime. C'était si rare de trouver une personne qui vous fasse vibrer des lentilles jusqu'aux doigts de pied. *Aimer était plus fort que d'être aimé*¹⁹. Et oui, toujours Balavoine, toujours Chante France, que voulez-vous, dans la vie, on ne se refaisait pas.

La séance s'était terminée. On était parti chacun de notre côté. Et là, j'arrivais chez moi. J'ai posé mes clefs sur la table que m'avait dénichée mon ami Louis la Brocante. Je me suis assis sur l'unique chaise qui constituait mon mobilier. Et mon téléphone à la main, j'ai attendu en vain un message de sa part. Un message comme :

« Merci Adrien, j'ai encore passé une super soirée. On se voit quand ? »

« Adrien. Meilleur ami, meilleur amant. Je crois tout simplement que t'es l'homme de ma vie. »

¹⁹ Daniel Balavoine, *Aimer est plus fort que d'être aimé*, album « Sauver l'amour »

J'attendais ce genre de messages. J'étais même prêt à l'aider à les rédiger ces phrases, si elle le souhaitait. Je savais que certaines femmes étaient plus à l'aise avec leur corps qu'avec leur plume. *Elle parle avec son corps, quand on discute, je comprends tout.* J'ai repensé à la première fois où je l'avais rencontrée. Et comme ensuite elle m'avait rendu si beau en s'intéressant à moi. Dans ses yeux, je me suis vu exceptionnel. Qu'une fille aussi merveilleuse m'aime, c'était inespéré. Mais peu à peu, elle s'était éloignée et je m'étais senti moins que rien à attendre les preuves d'amour d'une personne toujours plus froide et distante à mon égard.

J'en avais maintenant assez. J'étais prêt à l'entendre la vérité. J'ai pris mon téléphone. J'ai composé son numéro. J'ai entendu sa voix. Elle m'a dit qu'elle voulait passer du temps avec moi. Mais pour verser dans le tout, l'absolu d'une relation, elle me proposait l'amitié.

J'ai raccroché. Hagard, dans mon salon, je cherchais un point pour y poser mes yeux. Et je me suis arrêté sur cette affiche. Un poster qui était là depuis trois ans. *Les Poupées Russes.* Et oui, Klapisch, toujours, mon héros. Klapisch, Gainsbourg, Benchetrit. Je n'avais que des héros, finalement. Des

artistes à admirer, on en avait toujours. Des filles à aimer, c'était autre chose. Je regardais cette affiche. Romain Duris, au centre. Autour de lui, toutes les femmes qui avaient marqué son existence. Toutes ses poupées russes. Et je n'ai pas pu m'empêcher de penser à cette réplique du film :

« J'ai repensé à toutes les filles que j'avais connues, avec qui j'avais couché ou même que j'avais seulement désirées. Je me suis dit qu'elles étaient comme des poupées russes. On passe sa vie entière à jouer à ce jeu. On est curieux de savoir qui sera la dernière, la toute petite qui était cachée depuis le début. On ne peut pas l'attraper directement, on est obligé de suivre le cheminement. Faut les ouvrir, l'une après l'autre, en se demandant à chaque fois 'est-ce que c'est elle, la dernière ?'²⁰ ».

Laquelle serait la dernière pour moi ? Pourquoi dès que je tombais amoureux fou, elles finissaient par s'en aller ? Je voulais m'éviter des semaines d'interrogations, à tourner en rond, seul, chez moi. D'où l'idée de faire ce voyage. Un voyage pour continuer à avancer, même si c'était sur les traces de mon passé.

²⁰ Cédric Klapisch, *Les Poupées Russes*, © Ce qui me meut Productions

Un passé bientôt devant mes yeux. Dans mes oreilles, j'en avais fini avec les chants bretons, la jument de Michao, son petit poulain et tous les gens que j'avais exterminés sans vraiment m'en rendre compte. Maintenant, j'écoutais la radio. Une radio locale. Après la buvette, Merlin l'Enchanteur s'occupait des platines. Monte le son, Merlin...

Merlin diffusait la chanson *L'herbe tendre*. Une chanson interprétée par Adrienne Pauly et composée par... Je vous le donne dans le mille... Serge Gainsbourg... J'ai souri. Je me suis dit que Serge finalement ne serait jamais bien loin de moi.

« Alors petit ? Ça va ? »

(Silence).

« C'était un peu ta Bardot, cette femme. Je me trompe ? »

(Sourire).

« T'inquiète pas mon p'tit gars, ça va passer... Je sais, on n'est tellement pas habitué à ce qu'on nous aime, alors la plus belle fille de Paris, ça t'a fait tout drôle. Moi, c'était même la plus belle fille du monde. Tu te rends compte ? Elle m'a rendu beau comme personne, Brigitte. Elle aimait tout chez moi. Mon humour. Ma personnalité. Même ce nez et ces oreilles ! »

(Sourire).

« Te marre pas ! »

« Je me marre pas. »

« Mais si tu te marres... Tu te payes ma tronche !
(Sourire). Ah petit, si tu savais comme je l'ai aimée,
Brigitte... Il y avait son visage et son corps, bien sûr.
Toi qui aimes l'escalade, elle t'aurait fait découvrir
l'alpinisme, la Bardot... »

« J'imagine. (Sourire). »

« Mais elle avait aussi une personnalité
incroyable... »

« Comment t'as fait pour l'oublier ? »

« Brigitte ? »

« Ouais. Brigitte... »

« Je lui ai écrit une chanson. »

« *Initials B.B.* ? »

« *Initials B.B.* Et puis, j'ai rencontré Jane. »

« Il me reste plus qu'à lui écrire un livre, c'est
ça ? »

« Ça serait pas mal... Qu'est-ce que t'en penses ? »

« Et sinon, niveau gonze... Tu connaîtrais du
monde ? »

J'ai entendu klaxonner. Je suis revenu à la réalité.
J'ai regardé à côté de moi : personne. Mais sous mes
yeux, un panneau est apparu :

154

VEYRNAC.

J'étais arrivé...

Epilogue

Vous êtes arrivé...

Dans les rues de Veyrnac, je scrutais chaque rue, chaque visage, chaque maison. À partir de maintenant, tout pouvait me rappeler un bon moment. Une maison qu'on avait louée. Un menhir sur lequel j'étais monté. Ou une mère de famille que je connaissais. Tant qu'à faire, autant tomber sur la mère de famille. Une maison, ça se visitait tout le temps...

J'étais heureux. Tous ces paysages, c'était moi. Pendant vingt ans, j'avais passé mes vacances ici. Y chercher des bons souvenirs revenait à dénicher une personne de couleur bleue chez les Schtroumpfs. J'allais bien finir par trouver. De préférence, la Schtroumpfette.

Je croyais en peu de choses. Je ne croyais pas en l'amour, mais je croyais en Veyrnac, et encore plus à la plage de Fénézant. J'allais d'ailleurs bientôt la retrouver. Mais je prenais mon temps. Je prenais mon temps. Je faisais trois fois le tour des ronds-points

Et là, mon rythme cardiaque s'était soudainement accéléré. Je n'avais plus que quelques mètres à faire. Quelques mètres. Il ne me restait plus qu'un virage à gauche, un rond-point, puis un virage à droite et un léger faux plat montant. Faute de succès littéraire, je deviendrai consultant pour le prochain tour de France.

Je tourne à gauche. Je passe devant la librairie où tous les matins, je venais acheter L'Equipe. Je suis un faux littéraire. Ma bedaine naissante me rétorqua « tu es un faux sportif ». C'est vrai... Je prends le rond-point. Je tourne autour. J'aperçois déjà la mer. Ensuite, je tourne à droite.

Plus qu'une montée. Il ne me restait qu'une montée. Le faux plat montant. Le fameux faux plat montant. Je ne voulais pas que mon voyage se termine. Je ralentissais. Je ralentissais. Les limites de vitesse étaient respectées plus que de raison. Ce n'était plus la raison qui commandait, mais le cœur. « Le cœur a ses raisons que la raison ignore²¹ ». Après avoir avoué que j'étais un fidèle lecteur du quotidien L'Equipe, j'avais senti la nécessité de citer du Blaise Pascal. J'étais un faux sportif. Mes phrases

²¹ Blaise Pascal, *Les Pensées*, « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point »

dans Word qui surfaient continuellement sur des vagues rouges me rétorquèrent « tu n'es pas un faux sportif. T'es un faux littéraire, mon pote. »

C'est vrai... J'étais perdu. J'étais tout et son contraire. J'étais entre mon passé et mon présent. Entre contrôleur de gestion et écrivain. Entre nostalgie et espérance...

Ça y est... J'y étais... Je venais de me garer, de couper le moteur... J'entendais déjà le bruit des vagues...

FROUUUUUUUUUUUUUUUUUFFFFF

FROUUUUUUUUUUUUUUUUUFFFFF

J'étais heureux. Un bonheur sur lequel on ne pouvait pas mettre de mots mais juste une plage. Merci papa. Merci maman. Merci mon frère. Merci Gainsbourg. Merci Benchet'. Merci Klapisch. Et merci à toi, la femme qui un jour décidera de me rendre heureux. La dernière poupée russe.

J'étais encore dans ma voiture. Le téléphone sonna. Je le pris. Je l'éteignis. Présent bâillonné, c'est mon passé que je voulais retrouver. J'inspirai un grand coup. J'expirai un grand coup. Je frottai mes

mains sur mes cuisses. Quelque chose d'immense m'attendait de l'autre côté de la porte. Je le savais. Je le sentais. Quelque chose qui ne se raconte pas. Quelque chose qui ne se partage pas. Un bonheur sur lequel on ne pourra jamais mettre de mots mais juste une plage. Une plage de ciel bleu. La chaleur de la Bretagne. Veyrnac. J'ouvris la portière...

CLAC.